

Ю.Б. Фролова

Histoires à lire et à raconter

**Тексты для чтения и пересказа
на французском языке**

*Учебно-методическое пособие
для студентов филологических и других гуманитарных специальностей*

Саратов
2014

UN CHAPEAU

d'après Mozaïka

Un jour j'ai rencontré au café mon ami André. Il m'a demandé ce que je faisais ce soir et en apprenant que j'allais tout simplement rester chez moi, il m'a invité au théâtre. On s'est donné rendez-vous à l'entrée et à sept heures du soir nous voilà au théâtre. Nous nous sommes assis, les places étaient bonnes (c'étaient des fauteuils d'orchestre) et j'ai commencé à regarder le public. Une grande dame blonde s'est assise devant moi. Elle portait un grand chapeau garni de fleurs. Le rideau s'est levé, le spectacle a commencé. J'entendais la voix des acteurs, mais je ne les voyais pas. Je me penchais à droite, je me penchais à gauche, je ne voyais rien du tout.

— Eh voilà un chapeau! ai-je dit à mon ami. La dame a entendu, elle s'est retournée et m'a regardé avec ironie. Le premier acte fini, le public a applaudi. Tout le monde était content excepté moi. Et la dame me regardait en riant. Tout à coup j'ai vu qu'un fauteuil devant elle était libre. Alors, très vite je suis sorti du théâtre, je suis entré dans un magasin, j'ai acheté un très grand chapeau de dame et je suis revenu au théâtre. J'ai pris place devant la dame et j'ai mis mon chapeau sur la tête. Bien sûr, le public riait aux éclats. On a tout compris et on criait:

— Bravo! Il a raison! Bravo!

Mais voilà que deux agents de police se sont approchés de moi et m'ont demandé d'enlever mon chapeau.

— Allez dire à madame qu'elle enlève le sien, ai-je répondu. Mais les agents m'ont dit de sortir. La dame au grand chapeau était bien contente. Tout à coup, j'ai vu une jeune fille qui montait vers la galerie. Alors je lui ai dit:

— Mademoiselle, permettez-moi de vous offrir ce joli chapeau. Mais je vous prie de mettre ce chapeau sur la tête et d'aller vous asseoir devant cette dame.

La jeune fille a souri et a pris place devant la dame. Le public qui observait mes démarches applaudissait en riant. Et pensez donc à la colère de la dame! Elle se penchait à droite, elle se penchait à gauche, elle a été obligée de quitter la salle.

Notes

des fauteuils d'orchestre – места в партере

se pencher – наклоняться

rire aux éclats – хохотать

Questions

1. Où sont allés un jour les amis?
2. Qu'est-ce qui empêchait le narrateur de voir le spectacle?
3. Quel truc le narrateur a-t-il inventé pour se venger?
4. Pourquoi le narrateur a-t-il offert le chapeau à une jeune fille?
5. Comment a réagi le public?
6. Pourquoi la grosse dame a-t-elle été obligée de quitter la salle?

Discussion

Qu'est-ce que vous pensez du comportement de la dame au chapeau?
Comment doit-on se conduire dans les endroits publics?

LE PRIX DES LARMES

On connaît bien M. Dubonnet au casino de Rio-Grande. Toujours élégant, galant avec les dames, il passe le plus clair de son temps dans les salles de jeu. Il perd, il gagne, mais jamais beaucoup. Le directeur du casino a beaucoup de sympathie pour lui. «Cet homme a du style», répète-t-il souvent. Et voilà qu'au bout de trois ans, une dame assez jeune, belle, arrive en larmes chez le patron:

— Asseyez-vous, madame, mais à qui ai-je l'honneur de parler?

— Hélas, je suis madame Dubonnet!

— Qu'est-ce qu'il y a madame ? Madame D. commence à pleurer.

— Je lui ai dit, dit-elle. Je le lui ai dit cent fois, non, mille fois: Jacques, un jour, ça arrivera, un jour tu ne pourras pas t'arrêter, tu vas continuer et tu perdras. Et bien, il a perdu, il a tout perdu et maintenant nous devons vendre la maison, mon fils ne terminera pas ses études à l'Université. Il devra aller travailler et notre fille ne pourra pas se marier avec Charles Dutour, fils de banquier. Je n'aurai plus de femme de ménage et je ferai tout moi-même: la cuisine et la lessive. Et mon pauvre Jacques n'aura plus de voiture, il sera obligé d'aller à pied et de travailler. Nous n'irons jamais en vacances, et je n'aurai plus de jolis chapeaux. Oh, j'en mourrai, et Jacques en mourra aussi. Que faire?

Et la dame tombe à genoux devant le patron. Celui-ci, très ému lui dit:

— Peut-être pourrai-je faire quelque chose pour vous ?...

— Oh, vous nous sauveriez...!

Et le patron rend à la dame la somme perdue par Dubonnet.

— Mais, ajoute-t-il, il faudra me promettre une chose. Votre mari ne reviendra jamais dans les salles de jeu. Autrement, je ferai scandale.

— C'est promis ! Vous nous sauvez la vie. Je n'oublierai jamais ce que vous venez de faire pour mon pauvre mari et pour les enfants. Et la dame s'en va en faisant mille révérences.

Le soir même on vient dire au directeur que Dubonnet est dans la salle de

jeu comme d'habitude. Furieux, celui-ci le fait venir:

— Comment pouvez-vous revenir après tout ce que j'ai fait pour vous! Votre femme m'a dit que vous ne remettez jamais les pieds ici!

— Quelle femme? Mais, mon cher, je suis célibataire! Et je ne me marierai jamais.

Notes

à qui ai-je l'honneur de parler – с кем имею честь говорить

que vous ne remettez jamais les pieds ici – что ноги вашей здесь больше не будут

Questions

1. Est-ce que M.Dubonnet venait souvent au casino de Rio-Grande?
2. Qui est-ce qui est arrivé un jour en larmes chez le directeur du casino?
3. Comment la dame a-t-elle expliqué le but de sa visite?
4. A quelle condition le directeur a-t-il consenti à aider la dame?
5. Qu'est-ce qui a mis en colère le directeur du casino?
6. Quelle était la grande surprise du patron?

Discussion

Que pensez-vous de M-me Dubonnet?

Par quels moyens la femme peut-elle persuader un homme?

NATHALIE

d'après Gabou

Le coeur battant, Jacques monte les escaliers et sonne à la porte du troisième étage. Une dame ouvre la porte.

– Madame Blanchet, s'il vous plaît ?

– Entrez. Attendez ici une minute, je vais chercher madame.

Jacques s'assied. Une très jolie vieille dame entre dans le salon. Jacques se lève, mais il n'a même pas le temps d'ouvrir la bouche.

– Vous voulez me voir, jeune homme?

– Bonjour, madame. Oui, je viens au sujet de l'annonce: «Chambre à louer pour étudiant».

– Etudiante. Chambre à louer pour étudiante.

– Excusez-moi, madame, j'ai lu «pour étudiant». Je cherche une chambre depuis octobre. Pour le moment, j'habite une toute petite pièce avec un ami. Pour travailler, nous n'avons pas beaucoup de place. Pour dormir non plus et...

– Je comprends très bien vos problèmes. Mais je ne veux pas de garçon chez moi à cause de Nathalie. Ses parents sont partis et je garde Nathalie pendant leur voyage.

– Mais je suis un garçon très sérieux, madame. Je ne sors pas le soir, je ne fume pas, je ne joue pas de musique, je ne reçois pas et je ne fais pas de politique.

– C'est très bien. Mais je cherche une jeune fille. Je ne veux pas lui demander d'argent, mais quelques services. Par exemple, sortir avec Nathalie, l'après-midi.

– Mais cela me va très bien, madame. Je n'ai pas de cours l'après-midi, je peux très bien me promener avec votre petite fille, si vous le voulez.

– Vraiment? Pour Nathalie, ce n'est pas amusant d'être toujours entre deux vieilles dames. Je vais vous montrer la chambre... Voilà, c'est là!

Mais c'est extraordinaire. Je vais être très bien ici. Tout près de la Sorbonne. Comme je vais bien travailler ici!.. Et puis il y a Nathalie. Est-elle jolie ? Brune ou blonde ? Nous allons nous promener au jardin du Luxembourg, parler de longues heures. Peut-être...

– Alors?

– Oh, pardon, oui, c'est oui, bien sûr. Cette chambre me plaît beaucoup.

– Très bien. Alors venez. Vous allez faire la connaissance de Nathalie. C'est l'heure de son bain.

– Son bain ?

– Mais oui, à quoi pensez-vous donc ? Voilà Nathalie, regardez !

La vieille dame ouvre une porte et Jacques aperçoit un bébé d'un an en train de jouer dans son petit lit.

– Alors, vous voulez toujours la chambre ?

– Mais... bien sûr, madame. Pourquoi pas? J'ai l'habitude des bébés, vous savez. Ma soeur a des enfants. Quand elle sort le soir, elle me demande de venir chez elle.

Le lendemain, à deux heures, Madame Blanchet donne mille conseils à Jacques avant la première promenade.

Et les voilà partis.

– Mon Dieu, comme je dois être ridicule avec cette voiture de bébé! Si les copains me voyaient! Oh! zut, les voilà justement...

–Tiens, tu as un enfant maintenant!

–Et tu nous le caches!

–C'est drôle de te voir en père de famille!

–Quel beau bébé vous avez là, cher ami.

D'habitude, Jacques est le premier à rire quand on se moque de lui. Mais aujourd'hui, il n'a pas envie... Il est même très confus. A cause de cette fille qui est là avec eux. Une fille extraordinaire... «C'est bien ma chance, la rencontrer avec cette ridicule voiture d'enfant. Mais que se passe-t-il? Elle s'approche de moi avec un grand sourire...»

– Je peux venir avec vous, vous voulez bien? J'ai envie de marcher un peu, et puis j'aime beaucoup les enfants. Comment s'appelle ce joli bébé?

– Elle s'appelle Nathalie.

– Oh, comme c'est drôle! Moi aussi je m'appelle Nathalie! Ils se mettent à rire et s'en vont en poussant tous les deux la voiture d'enfant.

Notes

le coeur battant – с большим волнением

la voiture d'enfant – коляска

Questions

1. Qui est entré un jour chez Mme Blanchet?
2. Quelle annonce a-t-elle donnée?
3. Pourquoi voulait-elle louer sa chambre à une fille?
4. De quelle manière Jacques a-t-il réussi à persuader Mme Blanchet de lui louer une chambre?
5. Pourquoi était-il un peu déçu en voyant une enfant d'un an qu'on lui avait présenté comme la petite fille?
6. Quels sentiments Jacques a-t-il éprouvé pendant sa première promenade avec Nathalie?
7. Qui a-t-il rencontré au cours de cette promenade?

Discussion

Que pensez-vous de Jacques? Est-ce qu'il vous plaît? Justifiez votre réponse.

Pourquoi à présent certains jeunes gens sont obligés de louer une chambre?

Comment peut-on faire connaissance à l'heure actuelle?

L'HISTOIRE

d'après A. France

Un jeune prince succède à son père sur le trône de Perse. Il appelle tous les académiciens et il leur dit:

— Le docteur Zeb, mon maître, m'a enseigné que les rois se trompent moins s'ils étudient l'exemple du passé. C'est pourquoi je veux étudier l'histoire des peuples. Je vous ordonne d'écrire une histoire universelle complète.

Les savants promettent de satisfaire le désir du prince et commencent à travailler. Vingt ans après, ils se présentent devant le roi avec une caravane de douze chameaux, portant chacun cinq cents volumes. Le secrétaire de

l'Académie salue le roi et dit:

— Sire, les académiciens ont l'honneur de déposer à vos pieds l'histoire universelle qu'ils ont écrite pour vous. Elle comprend six mille tomes et contient toute l'histoire des peuples et des empires. Elle contient aussi des anciennes chroniques illustrées, des notes abondantes sur la géographie, la chronologie et la diplomatie. Le roi répond:

— Merci beaucoup pour votre travail, mais je suis très occupé. D'ailleurs, j'ai vieilli. Comme dit le poète persan, je suis maintenant au milieu du chemin de la vie et je n'aurai jamais le temps de lire une aussi longue histoire. Elle sera déposée dans les archives. Abrégez cette histoire, s'il vous plaît.

Les académiciens travaillent vingt ans encore; puis ils apportent au roi 1500 volumes sur trois chameaux.

— Sire, dit d'une voix affaiblie le secrétaire de l'Académie, voici notre nouvel ouvrage. Je pense que nous n'avons rien oublié.

— Peut-être, répond le roi, mais je ne le lirai pas. Je suis vieux; abrégez encore et dépêchez-vous.

Dix ans après, les académiciens reviennent suivis d'un jeune éléphant portant cinq cents volumes.

— Nous avons travaillé nuit et jour, dit le secrétaire de l'Académie.

— C'est encore trop, répond le roi, je suis trop vieux. Abrégez, abrégez, si vous voulez que je sache avant de mourir l'histoire des hommes.

Le secrétaire de l'Académie revient au palais cinq ans après, il marche avec des béquilles et tient par la bride un petit âne qui porte un gros livre sur son dos. — Dépêchez-vous, lui dit un officier, le roi est très malade.

En effet, le roi est sur son lit de mort. Il regarde l'académicien et son gros livre et dit en soupirant:

— Je mourrai donc sans savoir l'histoire des hommes.

— Sire, répond le savant presque aussi mourant que lui, je vais vous la résumer en trois mots: ils naissent, ils souffrent, ils meurent. C'est ainsi que le roi de Perse a appris avant de mourir l'histoire universelle.

Notes

succéder – унаследовать

enseigner – обучать

satisfaire – удовлетворять

chameau, m – верблюд

abréger – сокращать

ouvrage, m – труд

bride, f – уздечка

bequille, f – костыль

Questions

1. Que veut étudier le jeune prince?
2. Qu'est-ce qu'il ordonne aux savants?
3. Est-ce que les savants ont accompli l'ordre du prince?

4. Combien de temps ont mis les savants pour écrire l'histoire universelle?
5. A-t-il été satisfait de l'ouvrage des académiciens?
6. Qu'est-ce qu'il leur a demandé de faire?
7. A-t-il appris enfin l'histoire universelle?

Discussion

Est-il nécessaire d'étudier le passé? Pourquoi?

Est-il utile de prendre en considération les fautes du passé?

ON JOUE À LA GUERRE

d'après P. Gamarra

Après avoir terminé l'Ecole Normale Simon Sermet devient le maître d'une école de village.

L'école du village n'est pas grande. C'est une maison à un étage. La classe est en bas. Le logement de l'instituteur est dessus: une chambre et une cuisine.

Le nouveau maître d'école a l'air gentil. Il parle sans hausser la voix. Il ne bat personne. Les parents lui disent: «Hé, monsieur Sermet, vous êtes gentil avec ces enfants. Mais une claque c'est bien utile quelquefois». Simon hausse les épaules et sourit.

Sa classe n'est pas nombreuse et les enfants ne sont pas méchants. Il y a des enfants qui rêvent en regardant les fenêtres. Simon attire ces enfants par un silence, par une phrase. Il marche de long en large, s'arrête, se penche vers les écoliers immobiles. Il répète souvent la question: «Avez-vous compris? Avez-vous compris?».

Il n'y a eu qu'un seul incident, peu de temps après la rentrée.

Les enfants jouaient dans la cour. Le maître allait et venait, regardant les enfants. Soudain, des cris s'élevèrent du côté du jardin. Alphonse Fougarol avait donné un coup de poing à Jean-Marie Bernat. Ce dernier saignait du nez.

Alphonse était un grand garçon solide connu pour sa vivacité. Le maître s'approcha. Alphonse s'expliqua:

— On jouait à la guerre, monsieur. Je ne l'ai pas fait exprès. Je ne voulais pas lui faire du mal...

Simon devint pâle. Il se pencha vers Jean-Marie. Puis il se tourna vers la classe.

— Mettez-vous en rang! Nous allons rentrer.

Il parlait d'une voix grave et sèche qui étonna les enfants. Ils s'installèrent sans un mot. Le maître s'avança lentement jusqu'au premier rang.

— Ecoutez-moi, dit-il, écoutez-moi bien. Alphonse a frappé Jean-Marie. Je veux bien croire qu'il ne l'a pas fait exprès. Pour cette fois je ne le punirai pas. Je veux vous parler d'autre chose. Alphonse m'a dit: «On jouait à la guerre...». C'est

de cela que je veux vous parler. Il ne faut pas jouer à la guerre. La guerre est une chose horrible, mes enfants, écoutez-moi bien. Des millions d'hommes viennent de mourir, des millions, vous m'entendez. Il comprit tout à coup que des millions, pour ces petits, cela ne voulait rien dire. Alors il se mit à raconter.

Il parla des tranchées, des longues marches et de la vie dans la boue, de Révignac, un de ses meilleurs camarades, un jeune maître d'école. Il l'avait vu mourir à côté de lui, il l'avait pris dans ses bras, il l'avait porté sous le bombardement...

La voix du maître était maintenant basse, sourde. Les enfants étaient assis en silence. Quand il murmura: «Des villages entiers viennent de mourir», une grande fille au premier rang se mit à pleurer. Un petit garçon pleura aussi. Simon fit un pas vers la fille, posa sa main sur ses cheveux. Puis il continua:

— Il ne faut pas jouer à la guerre, ni aux soldats, ni jouer avec des armes. C'est horrible. Les hommes ne doivent pas se battre. Ce sont les bêtes sauvages, les loups qui se battent. Les hommes qui se battent ressemblent à des bêtes...

Il s'avança vers le garçon qui pleurait et caressa sa tête.

— Vous ne pouvez pas savoir tout ce que cette guerre a coûté. Tant d'hommes morts! Tant de ruines! Des fermes, des hôpitaux, des écoles, des églises, des monuments blessés, et les mutilés...

Il répéta: «Non, non, il ne faut pas jouer à la guerre, ce n'est pas un jeu».

Notes

Ecole Normale, f – Педагогический институт

gentil, le – милый, любезный

claque, f – пощечина

se mettre en rang – построиться в ряд

punir – наказывать

Questions

1. Qui est Simon Sermet?
2. Par quoi attire-t-il les enfants et leurs parents?
3. Qu'est-ce qui s'est passé une fois dans la cour de l'école?
4. A quoi jouaient les enfants?
5. Qu'est-ce qui a mis le maître en colère?
6. De quoi le maître parlait-il aux enfants?

Discussion

Pourquoi les garçons aiment-ils jouer à la guerre?

Quels arguments peut-on donner pour ne pas jouer à la guerre?

UNE PEUR

d'après H. Malot

C'était à Anvers. Je suis arrivé tard dans mon auberge. Un seul voyageur était dans la salle à manger. Pendant le dîner, il m'a raconté son voyage en Afrique. Il était à Anvers pour vendre au Jardin Zoologique une collection d'animaux: des lions, des panthères, des zèbres, des serpents.

— Vos animaux sont ici avec vous? lui ai-je demandé.

— Les lions, les panthères et les zèbres sont à l'écurie, dans leurs cages; les serpents sont dans ma chambre, enfermés dans une caisse.

— Vous passez la nuit ici?

— Sans doute.

— Est-ce que vos serpents ne peuvent pas sortir de leur caisse?

— Ils dorment. Et puis je vous réponds qu'ils sont moins terribles qu'on le croit en Europe. Ils sont très jolis, voulez-vous les voir? Ils marchent sans pattes, ils ont un poumon, et deux cent cinquante (250) paires de côtes.

— Je vous remercie. Des animaux qui ont un poumon et deux cent cinquante paires de côtes ne m'intéressent pas.

Je suis monté dans ma chambre la tête pleine d'histoires de serpents; je me suis déshabillé lentement. Pendant que je me lavais les pieds, j'ai entendu du bruit dans la chambre voisine, et une voix m'a crié: «Bonsoir, monsieur, j'entends que vous n'êtes pas encore couché. Dormez tranquillement et ne pensez pas à mes serpents».

Je suis resté longtemps sans dormir, je pensais tout le temps à mon voisin et à ses serpents. Enfin je me suis endormi. Je ne sais pourquoi, mais au milieu de la nuit je me suis réveillé et j'ai entendu un bruit dans ma chambre. Je me suis assis sur le lit pour mieux écouter. Je voulais allumer la bougie qui était sur la table, près du lit, mais je n'ai pas trouvé mes allumettes.

Je ne pouvais rien voir, et le bruit continuait. Alors une peur terrible m'a saisi: c'étaient les serpents! Je voulais appeler, crier, la peur me serrait la gorge. Je m'expliquais tout: les serpents s'étaient glissés sous la porte... Je ne savais que faire. Tout à coup un souvenir m'est venu. J'ai entendu dire que si les serpents trouvent un endroit chaud, ils restent pendant plusieurs heures sans bouger. Vite, j'ai saisi ma couverture, je l'ai jetée par terre, et j'ai écouté.

Quelques moments plus tard, le bruit est devenu plus faible. Avaient-ils trouvé la couverture? Enfin je n'entendais plus rien. Vous comprenez bien que je ne pouvais plus m'endormir. Le matin je me suis levé pour sortir dans le corridor, pour appeler quelqu'un, quand j'ai compris tout: dans ma cuvette pleine d'eau et restée par terre j'ai aperçu une souris noyée. Le soir j'ai changé d'auberge.

Notes

Anvers – Антверпен, город в Бельгии
auberge, f – постоялый двор
écurie, f – конюшня

poumon, m – легкое
serpent, m – змея
cuvette, f – тазик

Questions

1. Où se passe l'action?
2. De quoi parlent les voyageurs?
3. Pourquoi l'auteur ne pouvait-il pas s'endormir?
4. Qu' est-ce qui lui a fait peur?
5. Qu' est-ce qu' il a compris le matin?

Discussion

Les gens de quoi ont-ils peur le plus souvent?
Comment la peur peut-elle changer les actions des gens?

L'ARRIVÉE DU CIRQUE

Un jour les artistes du cirque sont arrivés dans un village. De belles affiches ont paru sur les murs et les palissades. Durant toute la journée, les enfants du village se pressaient devant une grande tente qui cachait des choses mystérieuses.

Le jour suivant une petite poupée a paru dans l'ouverture de la tente et a annoncé d'une voix grêle:

— Mesdames et messieurs! Nous vous invitons à voir notre merveilleuse représentation. Nous vous montrerons des tours et des trucs.

L'arrivée d'un cirque était un événement très rare et les habitants du village ne perdaient jamais l'occasion de voir ces représentations.

Colin et Aline ont couru chez grand-père pour lui demander de l'argent. Grand-père leur a donné de l'argent pour deux billets et ils ont bientôt rejoint les heureux garçons et fillettes, qui faisaient la queue devant la caisse. Tous les enfants ne pouvaient pas s'acheter un billet. Nick n'avait pas d'argent et Colin ne pouvait rien faire pour son ami. Soudain, il a eu une idée. Un homme passait devant le cirque quand un coup de vent a emporté son chapeau par-dessus la clôture du cirque.

L'homme s'est approché de l'ouvreuse et lui a demandé la permission d'entrer pour prendre son chapeau. L'ouvreuse l'a laissé entrer sans mot dire.

— Regarde, a dit Colin à Nick. Si le vent emporte ton chapeau, tu peux aussi entrer.

Nick a compris l'idée de Colin. Il s'est approché de la tente et a jeté son

chapeau par-dessus la clôture. — Puis-je entrer pour le prendre?

— Certainement vous pouvez, a dit l'ouvreuse. Quand la représentation sera finie.

Le truc n'a pas réussi. Nick avait perdu son chapeau et tout espoir d'entrer au cirque.

— Ce n'est rien, a dit Colin. Nous trouverons un autre moyen. Attends un peu.

Colin a couru à la maison et il est revenu portant l'imperméable de grand-père.

— A quoi bon? a demandé Nick. Il fait chaud.

— Tais-toi, a chuchoté Colin et il a enfoncé son chapeau jusqu'aux yeux. Ensuite il a grimpé sur les épaules de Nick, a boutonné l'imperméable et s'est dirigé vers l'entrée, en tenant Aline par la main. Il a tendu les deux billets à l'ouvreuse. Cette fois-ci le truc a réussi. L'ouvreuse les a laissés entrer tous les trois avec deux billets.

Quand ils sont entrés, Colin a glissé à terre et a ôté l'imperméable.

— Voilà comment se font les affaires, a-t-il dit.

Les enfants ont trouvé leurs places et ont fixé les yeux sur le rideau en attendant le commencement de la représentation.

Notes

par-dessus la clôture – через ограду

la voix grêle – тоненький голосок

ouvreuse, f – билетерша

Questions

1. Qui est arrivé au village un jour?
2. Pourquoi Nick ne pouvait-il pas entrer au cirque?
3. Quelle idée est-elle venue à la tête de Colin?
4. Est-ce que le truc a réussi?
5. Comment les enfants ont-ils réussi à entrer au cirque?

Discussion

Qu'est-ce qui attire le plus les gens au cirque?

A présent vont-ils au cirque moins souvent? Pourquoi?

FATALITÉ

d'après H. Barbusse

Deux vieux amis Claude et Dominique terminaient leurs jours ensemble.

— Tout se trompe. Il n'y a que la fatalité, dit le vieux Dominique, en

manière de conclusion à quelque chose qu'il avait dit ou croyait avoir dit.

— Non, répondit le vieux Claude. La fatalité se trompe, elle aussi comme les autres.

J'ai épousé Bernardine, dans le temps, continua-t-il, je l'ai épousée; et deux mois avant j'avais d'un coup de fusil cassé la tête de son père. Dominique fut soudain pris de peur.

— Eh! Claude! Tu dors? cria-t-il.

— Non, fit Claude. Je pense sans dormir. J'ai bien épousé la fille qui adorait son père et j'ai bien envoyé au vieux une balle.

Le père Barbeau était intelligent. Aussi ne voulait-il pas me donner sa fille, à cause que j'étais un propre à rien... Je n'étais bon à rien, en effet qu'à aimer la fille.

Il ne voulait donc pas. Un jour, j'osai, moi, lui dire que je voulais épouser la belle Bernardine. Il me jeta à la porte. Je me dis: «Il faut le tuer». J'introduisis une balle dans mon fusil. Je choisis une belle nuit, je courus droit devant moi, dans la campagne. Je m'assis pour faire la chose, sur le bord du chemin...

Tout à coup j'entendis, puis je vis, une voiture approcher. C'était celle du père Barbeau. Le cheval marchait au pas. La voiture me passa devant le nez, et je l'aperçus, lui, courbé en avant. Une rage me prit. Je me levai d'un bond, et je tirai. Sans un cri, comme une masse, il tomba sur la croupe du cheval qui, effrayé, prit le galop.

Je m'enfuis, je m'enfuis à toutes jambes, et j'étais déjà loin, lorsque je commençai à comprendre ce que j'avais fait.

Je m'aperçus que ma fuite m'avait porté à leur maison, celle qu'il venait de quitter, lui, mais où était elle... Ah! la fenêtre était ouverte, et elle était là, près de la fenêtre.

Elle souriait. Elle me vit, poussa un petit cri, battit des mains:

— C'est le ciel qui vous envoie, dit-elle. Le père consent. Il a vu comme je souffrais et tout d'un coup, il a dit oui... Avant de s'en aller, tout à l'heure, il a dit oui, et il a ri!

Je partis sans dire un mot... Je ne me souviens plus que du moment où j'arrivai chez moi.

Je me réveillai au grand jour de midi. Il y avait un grand bruit dehors. Justement Jean – Jean, qui était alors mon aîné de quelques années, frappa d'un coup de poing à ma porte. D'un autre coup, il l'ouvrit et me cria:

— Le père Barbeau a été tué cette nuit sur la route.

— Ah! Ah! dis-je, en me reculant au fond de la chambre...

— Ces deux bohémiens, ajouta-t-il. On les a trouvés à cause du sac qu'ils avaient emporté. Ils ont tout raconté! Ils ont attaqué la voiture à la sortie du village, à deux pas de chez lui. Le vieux a reçu dix coups de couteau dans le dos; il a été tué raide. Puis, ils l'ont rajusté sur son banc et laissé la voiture aller au

pas. Longtemps après le cheval rentra à la maison.

Je ne l'avais pas tué, puisqu'il était déjà mort.

Tu vois qu'il y avait eu de la fatalité, mais qu'elle s'était trompée, cette nuit-là.

Notes

fatalité, f – судьба, рок

raide – ооченелый

balle, f – пуля

rajuster – поправить, привести в порядок

propre à rien, m – ни на что негодный

Questions

1. De quoi parlaient les deux amis?
2. Pourquoi le père Barbeau ne voulait-il pas que Claude épouse sa fille?
3. Quelle idée est venue dans la tête de Claude? L'a-t-il bien réalisée?
4. Quels étaient les sentiments de Claude quand il a appris que le père avait consenti au mariage?
5. Par qui était tué le père Barbeau?

Discussion

Claude est-il coupable ou non?

Claude doit-il avoir des remords?

LE NEZ GELE

d'après A. Dumas

Les premiers jours d'hiver passés à Saint-Pétersbourg m'ont laissé un souvenir charmant, car tout m'était nouveau...

Un jour, encouragé par la lumière éclatante du soleil qui brillait dans un ciel pur, sans nuages, j'ai décidé d'aller me promener malgré le froid. Je mis donc mon manteau, je m'enfonçai un bonnet sur la tête pour protéger mes oreilles, j'entourai mon cou d'un fichu de laine et je partis n'ayant de toute ma personne que le bout du nez à l'air.

D'abord tout alla à merveille. J'étais ravi de ma promenade et m'étonnais de ne pas ressentir le froid. Mais bientôt je m'aperçus que les gens me regardaient avec une certaine inquiétude sans me rien dire pourtant. Tout à coup un des passants me cria: «Nos!» Comme je ne savais pas un mot de russe je ne me suis même pas arrêté pour lui demander ce qu'il voulait me dire. Je pris cela tout simplement pour une plaisanterie. Un peu plus loin je vis passer un cocher conduisant son traîneau. Lui aussi me cria: «Nos! Nos!» Enfin sur une des places de la ville, je me trouvai en face d'un homme du peuple qui sans

prononcer une parole ramassa une poignée de neige, se jeta sur moi et se mit à me frotter le nez de toutes ses forces. Je trouvai la farce assez médiocre, surtout par le temps qu'il faisait, et pour me défendre je lui donnai un coup de poing si fort qu'il roula par terre. Deux paysans passaient au même moment. Ils me regardèrent un instant puis se jetèrent sur moi. Deux hommes à présent me tenaient par les bras tandis que le troisième s'étant relevé recommença à me frotter le nez avec une nouvelle poignée de neige. Croyant qu'on voulait m'égorger j'appelai au secours. Un officier accourut et me demanda en français pourquoi je criais.

— Comment! Monsieur, lui dis-je, en faisant un dernier effort pour me débarrasser de mes trois hommes, qui tranquillement continuèrent leur chemin; vous ne voyiez donc pas ce que ces fous me faisaient.

— Que vous faisaient-ils donc?

— Mais ils me frottaient le nez avec de la neige! Avouez que ce n'est guère agréable par ce froid de loup.

— Mais, monsieur, ils vous ont rendu un énorme service, me répondit l'officier.

— Un service?!

— Sans doute, vous aviez le nez gelé.

— Bon Dieu! m'écriai-je portant la main à mon nez.

— Certainement, Monsieur. Sans cet homme qui le premier se jeta sur vous, vous n'auriez plus de nez, dit l'officier.

— Alors, Monsieur, permettez que...

Et me voilà parti après mon homme. Mais celui-ci croyant que je voulais lui faire du mal se mit à courir. Je ne l'aurais jamais rattrapé, si quelques personnes, en le voyant fuir et en me voyant le poursuivre, ne l'avaient arrêté. On l'a pris sans doute pour un voleur. Quant à moi, pour le récompenser du service qu'il m'avait rendu je lui offris dix roubles. Il me remercia et s'en alla tout heureux.

Notes

encourager – ободрить

fichu, m – шейный платок

récompenser du service – отблагодарить за услугу

traîneau, m – сани

cocher, m – кучер

Questions

1. Qui est le personnage principal?
2. Quel temps faisait-il?
3. Pourquoi les gens regardaient le narrateur avec inquiétude?
4. Qu'a fait un homme du peuple?
5. Qui a expliqué au narrateur la conduite de cet homme?

6. A-t-il remercié son homme?

Discussion

Qu'est-ce qu'il faut savoir d'un pays avant d'y aller?
Comment se sent un étranger en Russie?

LE TIC

d'après G. de Maupassant

Cela se passait dans une petite station d'Auvergne, Châtel-Guyon.

Les dîneurs entraient lentement dans la grande salle de l'hôtel et s'asseyaient à leurs places.

Les anciens habitués regardaient avec intérêt la porte chaque fois qu'elle s'ouvrait, avec le désir de voir paraître de nouveaux visages.

C'est là la grande distraction des villes d'eaux. On attend le dîner pour inspecter les arrivés du jour pour deviner ce qu'ils sont, ce qu'ils font, ce qu'ils pensent.

Donc, ce soir-là, comme tous les soirs nous attendions l'entrée de figures inconnues.

Il n'en vint que deux, mais très étranges, un homme et une femme: le père et la fille.

L'homme était très grand et maigre, avec les cheveux tout blancs, trop blancs pour sa physionomie jeune encore.

La fille, âgée peut-être de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, était petite, fort maigre aussi, fort pâle, avec un air fatigué. Elle était assez jolie, cette enfant.

C'était elle sans doute qui venait prendre les eaux.

Ils se trouvèrent en face de moi, de l'autre côté de la table, et je remarquai que le père avait un tic nerveux fort étrange.

Chaque fois qu'il voulait prendre un objet de sa main droite, il faisait le geste d'un homme qui repoussait quelqu'un, un geste de panique.

Au bout de quelques instants ce mouvement me fatigua tellement que je détournais la tête pour ne pas le voir.

Je remarquai aussi que la jeune fille gardait pour manger un gant à la main gauche. Ces deux personnes m'intriguèrent beaucoup. Je devinais un drame et je voulais le connaître. Le soir même je le connus. Après le dîner, j'allai faire un tour dans le parc. Il faisait très chaud ce soir-là. Je me promenais dans une allée, écoutant la musique du casino. Et j'aperçus venant vers moi, d'un pas lent le père et la fille. Je les saluai, comme on salue dans les villes d'eaux ses compagnons d'hôtel, et l'homme, s'arrêtant aussitôt, me demanda:

— Ne pourriez-vous, Monsieur, nous indiquer une promenade courte, facile et jolie, si c'est possible. Je proposai de les conduire à la rivière. Ils acceptèrent.

Et nous causâmes.

— Oh! disait-il, ma fille a une étrange maladie; elle souffre beaucoup. On attribue cette maladie à l'estomac: voilà pourquoi nous sommes ici. Moi, je crois plutôt que ce sont les nerfs. En tout cas c'est bien triste.

Le souvenir me vint aussitôt du tic de la main, et je lui demandai:

— Mais n'est-ce pas là de l'hérédité? N'avez-vous pas vous-même les nerfs un peu malades? Il répondit tranquillement:

— Moi? ... Mais non... J'ai toujours eu les nerfs très calmes...

Puis soudain, après un silence, il reprit:

— Ah! vous faites allusion au spasme de ma main chaque fois que je veux prendre quelque chose? Cela provient d'une émotion terrible que j'ai eue. Je vais vous raconter cette histoire.

Juliette, ma fille avait depuis quelque temps de graves accidents au cœur. Nous croyions à une maladie de cet organe, et nous nous attendions à tout.

On la rapporta un jour froide, inanimée, morte. Elle venait de tomber dans le jardin. Le médecin constata la mort.

C'était en Lorraine. Je l'avais ensevelie avec ses bijoux, bracelets, colliers, bagues et avec sa première robe de bal.

Vous devez penser quel était l'état de mon âme en rentrant chez moi. Je n'avais qu'elle, ma femme étant morte depuis longtemps. Je rentrais seul, à moitié fou, dans ma chambre et je tombai sur une chaise, sans pensée, sans force maintenant pour faire un mouvement.

Mon vieux domestique Prosper, qui m'avait aidé à faire la dernière toilette de Juliette, entra sans bruit et demanda:

— Monsieur, veut-il prendre quelque chose? Je fis «non» de la tête sans répondre. Il se retira.

Combien s'écoula-t-il d'heures, je n'en sais rien. Oh! quelle nuit, quelle nuit! Il faisait froid; mon feu s'était éteint dans la grande cheminée, et le vent, un vent d'hiver, un vent glacé, heurtait les fenêtres.

Combien s'écoula-t-il d'heures? J'étais là sans dormir, les yeux ouverts. Tout à coup, la grande cloche de la porte d'entrée, la grande cloche de vestibule sonna.

J'eus une telle secousse que ma chaise craqua sous moi. Je me retournai pour voir l'heure à mon horloge. Il était deux heures du matin. Qui pouvait venir à cette heure?

Et brusquement la cloche sonna de nouveau deux coups. Les domestiques, sans doute, n'osaient pas se lever. Je pris une bougie et je descendis. Mon cœur battait, j'avais peur... J'ouvris la porte et j'aperçus dans l'ombre une forme blanche, quelque chose comme un fantôme. Je reculai, demandant:

— Qui... qui... qui êtes-vous? Une voix répondit:

— C'est moi, mon père. C'était ma fille.

Certes, je me crus fou; et je m'en allais à reculer devant ce fantôme qui entraît, je m'en allais, faisant de la main, comme pour le chasser, ce geste que vous avez vu tout à l'heure; ce geste qui ne m'a plus quitté. Ma fille dit:

— N'aie pas peur, papa, je n'étais pas morte. On a voulu me voler mes bagues, et on m'a coupé un doigt; le sang s'est mis à couler, et cela m'a ranimée.

Et je m'aperçus, en effet, qu'elle était couverte de sang. Je la fis monter dans ma chambre, je la fis asseoir sur le divan; puis je sonnais Prosper pour rallumer le feu et préparer à boire.

L'homme entra, regarda ma fille, ouvrit la bouche, puis tomba mort sur le dos.

C'était lui qui avait ouvert le caveau et qui avait coupé le doigt de mon enfant.

Notes

habitué, m – *завсегдашай*

ensevelir – *похоронить*

bague, f – *кольцо*

j'eus une telle secousse – *я так вздрогнул*

craquer – *хрустнуть*

fantôme, m – *привидение*

caveau, m – *могила*

Questions

1. Où se passe l'action du récit?
2. Quelle était la grande distraction des villes d'eaux?
3. Qui étaient les nouveaux venus?
4. Qu'est-ce qu'ils avaient d'extraordinaire dans leur conduite?
5. Quelle est l'histoire de la maladie du père et de sa fille?

Discussion

Qu'est-ce qui peut pousser un homme à un crime?

Pourquoi le père pense-t-il qu'ils sont malheureux, lui et sa fille?

MAISON À VENDRE

d'après A. Daudet

Au-dessus de la porte du jardinet on voyait depuis longtemps un écriteau: *Maison à vendre*. La maison semblait abandonnée, tant il y avait de silence autour. Quelqu'un habitait là pourtant. Une petite fumée montait de la cheminée. Dans le jardin, on voyait des allées bien droites et des instruments de jardinier près de là maisonnette. C'était une maison de campagne. Il y avait des pots à fleurs vides, d'autres avec des fleurs sur le sable chaud et blanc. Le jardin était tout au soleil. Il y avait des arbres fruitiers et un potager. Et au milieu de tout

cela, dans ce calme, un vieux à chapeau de paille, qui travaillait ou se promenait dans les allées.

Ce vieux ne connaissait personne dans le pays. Parfois quelque passant s'arrêtait pour sonner en voyant l'écriteau. D'abord la maison restait sourde. Au second coup un bruit de pas s'approchait lentement, et le vieux ouvrait la porte d'un air furieux:

— Qu'est-ce que vous voulez?

— La maison est à vendre?

— Oui, répondit le vieux avec effort, oui mais on en demande très cher. Ses yeux vous mettaient dehors et il restait là, gardant comme un dragon son jardin et sa petite cour sablée.

Alors les gens s'en allaient se demandant à quel fou ils avaient affaire, et pourquoi avait-on mis cet écriteau si l'on ne voulait pas vendre la maison. Un jour, en passant devant la petite maison, j'entendis des voix animées.

— Il faut vendre, papa, il faut vendre ... Vous l'avez promis... Et la voix du vieux, toute tremblante:

— Mais, mes enfants, moi aussi, je veux la vendre, puisque j'ai mis l'écriteau. J'appris ainsi que c'étaient ses fils et ses brus, de petits boutiquiers parisiens, qui voulaient vendre la maison. Maintenant ils commençaient à trouver que cela durait trop longtemps. Ils venaient tous les dimanches pour obliger le malheureux à tenir sa promesse. Le soir tout le monde s'en allait; et quand le vieux avait fait quelques pas sur la route pour les reconduire, il rentrait bien vite, et refermait tout heureux sa porte. Pendant huit jours, la maison redevenait silencieuse. Dans le petit jardin brûlé de soleil on n'entendait que les pas lourds du vieux sur le sable des allées. Les boutiquiers comprenaient bien que le vieux faisait tout pour ne pas vendre la maison. Enfin une des brus s'installa chez lui. Elle ouvrait la porte, causait avec les passants, leur souriait comme pour dire:

— Entrez ... voyez ... la maison est à vendre!

Mais l'écriteau restait toujours à la même place. C'était le moment de la guerre, et les acheteurs ne venaient pas. Cette année-là, en arrivant à la campagne, j'ai retrouvé la maison, mais l'écriteau n'y était plus. C'est fini, on l'avait vendue! À la place de la porte grise, une porte verte, fraîchement peinte. Ce n'était pas le jardin d'autrefois; on y voyait maintenant des corbeilles, des pelouses, et au milieu de tout cela un gros homme rouge, tout en sueur, enfoncé dans une chaise et une énorme dame qui criait. Et dans la petite maison, un piano jouait des valses et des polkas. Cette gaieté me serrait le cœur. Je pensais au pauvre vieux qui se promenait là si heureux, si tranquille, et qui était maintenant à Paris au fond de quelque boutique.

Notes

écriteau, m – объявление

brue, f – невестка

enfoncé dans une chaise – втиснувшись в стул

corbeille, f - корзинка

pelouse, f – лужайка

Questions

1. Qui habitait dans la maison à vendre?
2. Qui voulait vendre la maison?
3. Comment se sentait le vieux dans sa maison?
4. Pourquoi les fils du vieux venaient-ils tous les dimanches?
5. Est-ce qu'on a vendu enfin la maison?
6. Quel est le ton du récit?

Discussion

Quel est le rôle des personnes âgées dans la vie des jeunes?

Est-ce qu'on peut dire que les personnes âgées empêchent les jeunes de vivre?

UN VOYAGE TRAGIQUE

d'après F. Peccard

Prisonnier dans son île, Dédale se mit à réfléchir longuement. Comment réussir à s'évader? La mer offrait de graves dangers. Une seule route demeurait sûre: la voie des airs. Mais pour cela, il fallait des ailes! Dédale se mit au travail. Il en fabriqua au moyen de plumes reliées ensemble avec de la cire. Son fils Icar le regardait faire et, au lieu de l'aider, s'amusait de voir le vent soulever les plumes et les emporter dans un vol capricieux.

Penché sur son œuvre, le père travaillait dur. Quand il acheva la première paire d'ailes, il les courba légèrement pour imiter les ailes des oiseaux qu'il avait observés. Il fallait, à présent, les essayer. Il fixa solidement les ailes sur ses épaules. Quelques mouvements des bras... les ailes se déployèrent et Dédale se sentit soulevé dans les airs: il volait... Il contrôla soigneusement leur fonctionnement puis, satisfait de son travail, il poursuivit sa tâche. Icare, à son tour, en reçut une paire semblable.

L'enfant contenait difficilement sa joie. Mais Dédale le calma, lui donnant de sages conseils.

— Nous allons, lui dit-il, prendre notre envol et quitter ce lieu terrible. Il nous faudrait voler au-dessus des mers. Prends bien garde, mon fils, de régler ton vol sur le mien. Tiens-toi à ma hauteur. Ne monte pas trop haut afin d'éviter la chaleur du soleil. Ne descends pas trop bas pour ne pas mouiller tes ailes...

Et, s'élevant le premier du sol, il s'envola, tel un grand oiseau; Icare suivit son père.

Tout allait bien. Les courageux voyageurs avaient fait un long vol quand Icare, oubliant les recommandations paternelles, abandonna son guide. Ivre de grand air et d'espace, il monta, monta, toujours plus haut dans le ciel.

Les feux du soleil amollirent la cire, les plumes se détachèrent une à une et le malheureux, agitant ses bras, qui vainement cherchèrent un soutien, tomba dans la mer.

Quand il se retourna, Dédale vit que son fils avait disparu; il jeta des appels déchirants. Soudain, sur les vagues bleues, il aperçut quelques plumes blanches.

— Adieu, Icare, adieu, mon fils! cria le malheureux père, fou de douleur. Et les yeux pleins de larmes, il dut poursuivre seul son voyage.

Notes

Crête, f – Крит, греческий остров в Средиземном море

Dédale – Дедал, греческий архитектор, автор лабиринта на о.Крит.

По приказу царя Миноса Дедал был заключен на этом острове.

aille, f – крыло

cire, f – воск

déployer – расправить крылья

ivre de grand air et d'espace – опьяненный воздухом и пространством

amollir – растопить

Questions

1. Où se passe l'action du récit?
2. A quoi réfléchissait Dédale?
3. Qu'est-ce qu'il a fabriqué au moyen de plumes et de cire?
4. Est-ce que son fils Icar l'aidait?
5. Quel sage conseil a donné Dédale à son fils?
6. Icar a-t-il suivi le conseil de son père?
7. Pourquoi a péri Icar?

Discussion

Est-ce que les enfants doivent toujours obéir à leurs parents?

Est-il nécessaire de prendre en considération l'expérience des adultes?

UN GRAND BIENFAITEUR DE L'HUMANITÉ

d'après C. Juranville

En 1771, l'Académie de Besançon mit au concours un ouvrage sur les

plantes qui pouvaient le mieux remplacer les céréales (celles dont on fait le pain) quand elles manquent. A.-A. Parmentier se rappela alors qu'étant prisonnier en Allemagne, on lui avait souvent donné, au lieu du pain, un plat qu'il ne connaissait point, mais qu'il trouvait excellent: c'était la pomme de terre. Il écrivit son ouvrage, prit part au concours et obtint le prix.

La plante n'était connue que par quelques savants: il s'agissait de la répandre. C'est alors que Parmentier eut de grands ennuis.

La routine et l'ignorance croyaient que la pomme de terre donnait la lèpre. Les uns disaient qu'elle donnait la fièvre, selon d'autres, cette plante appauvriissait la terre et ruinait tout le pays qui la cultivait.

Parmentier prouva que tout cela était faux, il fit tout son possible pour faire ressortir les nombreux avantages qu'on pouvait retirer de cette plante: recherches, travaux, démarches, prières. Il réussit enfin à obtenir de Louis XVI vingt-cinq hectares près de Paris. Il y fit planter des pommes de terre. Quand elles furent mûres il décida d'attirer la curiosité de la foule. Comme il connaissait cette vieille vérité, que rien ne plaît autant que le fruit défendu, il fit mettre des gardes pendant le jour autour du champ pour empêcher les voleurs d'y entrer. Mais comme il retirait les gardes la nuit, on vint lui dire un matin que les voleurs avaient pénétré dans le champ et qu'ils avaient volé une quantité importante de pommes de terre.

— Très bien, s'écria-t-il tout joyeux, voilà la première fois qu'un vol me fait plaisir.

Et mettant une pièce d'argent dans la main de l'homme qui lui avait annoncé ce malheur et qui le regardait d'un air très étonné, il lui dit:

— Voilà pour vous récompenser de la bonne nouvelle que vous venez de m'apprendre!

Lorsque les pommes de terre furent en fleur, Parmentier fit un bouquet et le porta à Versailles, qui était la résidence royale à l'époque. Louis XVI prit une fleur et la mit à sa boutonnière, les autres imitèrent le roi, et la plante, dès ce moment, attira l'attention du public.

Un autre jour Parmentier donna un grand dîner où se rencontrèrent un grand nombre d'hommes riches et de savants. Les hôtes étaient émerveillés de la variété des plats et du goût parfait de chacun d'eux.

Alors, le maître de la maison, très content, déclara au dessert que tous les plats servis avaient été préparés avec des pommes de terre. Le succès le plus éclatant récompensa enfin tant de peine et tant d'efforts.

Notes

Besançon – город на юго-востоке Франции

Antoine-Augustin Parmentier – французский агроном, фармацевт, экономист.

répandre – распространять
lèpre, f – проказа
rien ne plaît autant que le fruit défendu – ничто так не привлекает как запретный плод

Questions

1. Quel concours a eu lieu à Besançon?
2. Comment A.A.Parmentier a-t-il pris part au concours?
3. Pourquoi avait-il des difficultés à répandre la nouvelle plante?
4. Qu'est-ce qu'il a fait pour attirer l'attention du public à la pomme de terre?
5. Est-ce que les efforts de Parmentier ont été récompensés?
6. Quel bien a-t-il fait à l'humanité?

Discussion

Quelle est l'attitude des gens envers les nouvelles découvertes?
Pouvez-vous citer quelques exemples de découvertes mal accueillies par les gens?

LA VACHE

d'après Jacqueline et Jean Diwo

Deux jeunes mariés ont acheté et aménagé une vieille maison de campagne. Ils vont, surtout la jeune femme, prendre contact avec les réalités rurales qu'ils ignoraient.

Je venais d'apercevoir un animal qui broutait paisiblement notre gazon, à quelques mètres de nous. J'écarquillai les yeux: c'était une vache. Une petite vache, sans doute, mais tout de même une vache! Avec un flegme qui m'étonne encore, sans bouger la tête, je murmurai:

- Linou, il y a une vache sur la pelouse.
- Mais oui, répondit-elle sans même se retourner.
- Regarde...

Elle posa ses pieds sur la barre de sa chaise longue pour se redresser et laissa échapper un cri: «Ciel! un taureau!».

Flattée, la génisse nous fixa avec bienveillance et émit un long meuglement qui acheva de terroriser Linou: «Vite! Chasse-la, fais quelque chose!»

Je n'étais pas tellement rassuré, mais il est des moments dans la vie où l'homme se doit de faire face. Je m'approchai donc lentement de la bête qui, prise d'une frayeur soudaine, fit un brusque demi-tour et fonça droit vers la cuisine, dont la porte était grande ouverte. Une vache dans la cuisine! C'était une situation insolite. Pas question qu'elle s'éternise. Mais que faire?

Linou, les yeux ronds comme des soucoupes, regardait la scène de loin.

«Elle va tout casser! me cria-t-elle. La vaisselle n'est pas rangée! Fais attention!» Le conseil était superflu. La vache, pour l'instant, inspectait les lieux. Je la vis renifler longuement l'évier, frôler une pile d'assiette, bousculer les brocs à eau et, enfin, trouver un jeu: avec application, et même une évidente satisfaction, elle se mit à lécher consciencieusement le mur.

J'observais tout cela par la fenêtre, réfléchissant au moyen de chasser le fauve de sa cage sans y pénétrer moi-même. Linou, elle, s'approchait avec des ruses d'Indien, par d'imperceptibles déplacements. Venait-elle m'aider? Je ne pouvais le croire. En fait, arrivée devant la cuisine, elle fit un saut brusque de côté et la réalité m'aveugla: elle allait se réfugier dans le four!

Je ne pouvais compter que sur moi-même. Cette constatation me redonna du courage. Je m'emparai d'une binette, arme moins noble que l'épée du toréador, mais susceptible à la rigueur de la remplacer. A vrai dire, je n'envisageais point la mise à mort. Posté à l'entrée de la cuisine, je lançai au hasard quelques appels pacifiques: «Vache! Viens ici! Vache ici!»

De la fenêtre du four, Linou, bien à l'abri, appréciait les passes et ne s'ennuyait pas. La vache, elle aussi, semblait se distraire. Elle lançait maintenant de grands coups de sabot dans les brocs, ce qui faisait un vacarme épouvantable. Furieux, je m'apprêtais tout de même à entrer, binette au poing, quand une voix s'éleva à l'autre bout du jardin:

«Excusez, messieurs-dames, vous n'avez point vu ma vache, par hasard? Elle vient de casser sa corde et elle traîne dans le chemin!»

Mon sang ne fit qu'un tour. Je me mis à hurler:

«Par ici! Par ici! Elle est dans la cuisine, votre vache! Venez la chercher!»

«Faites attention à ce qu'elle ne casse rien!» ajouta Linou de sa fenêtre. La propriétaire apparut.

Notes

brouter – щипать траву

avec un flegme – невозмутимо

génisse, f – телка

s'éterniser – оставаться надолго

superflu, e – излишний

broc, m – большой кувшин

insolite – необычный

renifler – нюхать, тягивать
носом

l'homme se doit de faire face – человек не должен отступить

Questions

1. Qui a pénétré dans le jardin des jeunes mariés?
2. Comment les personnages agissent-ils au début de la scène?
3. Pourquoi la vache est-elle entrée dans la cuisine?
4. Quelles différences y a-t-il entre les réactions de Linou et de Jean?

5. Qu'est-ce qui a redonné du courage à Jean?

6. Qui est venu chercher la vache?

Discussion

Quelles difficultés éprouvent les citadins obligés de vivre à la campagne?

Quels sont les avantages et les inconvénients de la vie au village?

JE VAIS T'APPRENDRE À NAGER

d'après P.Guth

La famille de Paul habite à Villeneuve-sur-Lot. Un jour son père décide de lui apprendre à nager.

Mon père était déjà dans l'eau. Il m'appelait. Il s'était avancé jusqu'au milieu du Lot. Il nageait. Il revenait et restait immobile.

— Allez, Paul! Allez! Viens! N'aie pas peur!

Ses cris retentissaient sur la plage et sur la rivière. Tous les baigneurs avaient tourné la tête. Ils comprenaient que j'avais peur. Je devenais un spectacle.

J'entrai dans l'eau. Elle me parut glacée. Je ne savais où mettre mes mains, ni comment marcher sous des regards ironiques.

— Allez, Paul!... Tu viens?... continuait à crier mon père.

L'eau m'arrivait à l'épaule. Mes pieds se perdaient dans les profondeurs. Je ne savais plus ce qu'ils étaient devenus. Je les enfonçais dans le sable pour être bien sûr que j'avais encore des pieds et qu'ils touchaient encore la terre. Mon père s'avança vers moi... Il riait et me lança de l'eau dans les yeux. J'en fus scandalisé. Les yeux fermés, effrayé, je m'arrêtai.

— Allez! cria mon père. Je vais t'apprendre à nager! Rejoins-moi!

Mon père essaya de me coucher sur l'eau. J'enfonçai mes pieds dans le sable avec force. La terre était mon salut. Je voulais la sentir toujours sous mes pieds.

— Couche-toi sur l'eau! disait mon père. Mon père ne s'amusait plus.

— Couche-toi sur l'eau! Couche-toi sur l'eau! répétait-il les dents serrées.

Je ne pouvais pas me coucher sur l'eau, comme sur la terre. L'eau ne me portait pas. Je glissais au fond, j'étouffais.

Mon père m'entraînait plus loin. J'enfonçais mes ongles dans son bras. Mes pieds avaient quitté la terre. J'allais boire de cette eau sale.

Je tombai en avant. Mon père me soutint. Il me glissa une main sous le ventre...

— Tiens la tête hors de l'eau! dit-il... Fais comme sur une chaise!

Les jours précédents, à la maison, mon père m'avait couché sur une chaise et m'avait expliqué les mouvements du nageur.

— Tu joins les mains, tu les retournes, tu les écarteres ... N'oublie pas tes

pieds!...

Il fallait à la fois remuer ses bras et ses pieds. J'oubliais les uns ou les autres, ou les deux. Tout ici devenait plus difficile que sur la chaise.

Si j'étais digne de l'eau, qu'elle me laisse flotter sur elle, pensais-je. Si j'en étais indigne, qu'elle s'ouvre et que je tombe au fond comme une pierre. Mais pourquoi ces supplices?

— Je te lâche! cria mon père.

Il y eut un cauchemar. Le ciel s'écrasa sur l'eau. Mon corps perdait sa tête. Ma tête cherchait son corps et la ligne de l'horizon. Je m'enfonçai dans la nuit, dans cette eau qui tuait, que j'aspirais par le nez, la bouche, les oreilles.

Soudain je sentis que quelqu'un me soutenait. Je remontai. J'ouvris les yeux. A travers mes larmes je vis mon père. Il riait aux éclats. D'abord je remuais les mains et les pieds avec force, puis je bondis et je sentis la terre sous mes pieds. Je sortis de l'eau. Je m'habillai vite.

— Paul! Paul! appelait mon père, du milieu de la rivière. Je sautai à bicyclette. Je rentrai à toute vitesse à la maison. Je n'ai plus jamais essayé d'apprendre à nager.

Notes

salut, m – спасение

supplice, m – страдание

Questions

1. Que faisaient le père et le fils au bord du Lot?
2. Quels sentiments éprouvait le garçon sous les regards des baigneurs?
3. Quelles recommandations faisait le père à son fils pour lui apprendre à nager?
4. De quoi le garçon avait-il peur?
5. Est-ce que Paul a appris enfin à nager?
6. Pourquoi le garçon n'a-t-il essayé plus jamais d'apprendre à nager?

Discussion

Faut-il apprendre aux enfants à nager?

Quels moyens peut-on utiliser pour apprendre à nager?

LE CORRIDOR DE LA TENTATION

d'après Voltaire

Nabussan était un des meilleurs princes de l'Asie, et quand on lui parlait, il était difficile de ne le pas aimer. Ce bon prince était toujours loué, trompé et volé. Le receveur général donnait toujours cet exemple, fidèlement suivi par les

autres. Le roi le savait; il avait changé de trésorier plusieurs fois, mais il n'avait pu changer la mode établie de partager les revenus du roi en deux parties inégales, dont la plus petite revenait toujours à sa majesté, et la plus grosse aux administrateurs.

Le roi Nabussan confia sa peine au sage Zadig.

— Vous qui savez tant de belles choses, lui dit-il, ne sauriez-vous pas le moyen de me faire trouver un trésorier qui ne me vole point?

— Assurément, répondit Zadig, je sais un moyen sûr de vous donner un homme qui ait les mains nettes.

Le roi charmé lui demanda, en l'embrassant, comment il fallait s'y prendre.

— Il n'y a, dit Zadig, qu'à faire danser tous ceux qui se présenteront pour la place de trésorier, et celui qui dansera avec le plus de légèreté sera sûrement le plus honnête homme.

— Vous vous moquez, dit le roi; voilà une plaisante façon de choisir un receveur de mes finances! Quoi! vous prétendez que celui qui fera le mieux entrechat sera le financier le plus honnête et le plus habile!

— Je ne vous répons pas qu'il sera le plus habile, répartit Zadig; mais je vous assure que ce sera sans aucun doute le plus honnête homme.

Zadig parlait avec tant de confiance, que le roi crut qu'il avait quelque secret surnaturel pour connaître les financiers.

— Je n'aime pas le surnaturel, dit Zadig; les gens et les livres de magie m'ont toujours déplu: si Votre Majesté veut me laisser faire l'épreuve que je lui propose, elle sera bien convaincue que mon secret est la chose la plus simple et la plus facile.

Nabussan fut bien plus étonné d'entendre que ce secret était simple, que si on le lui avait donné pour un miracle.

— Or bien, dit-il, faites comme vous l'entendrez.

— Laissez-moi faire, dit Zadig; vous gagnerez à cette épreuve plus que vous ne pensez.

Le jour même il fit publier, au nom du roi, que tous ceux qui prétendaient à l'emploi de haut receveur des finances de sa gracieuse majesté Nabussan, eussent à se rendre, en habit de soie légère, dans l'antichambre du roi. Ils s'y rendirent au nombre de soixante-quatre. On avait fait venir des violons dans un salon voisin; tout était préparé pour le bal; mais la porte de ce salon était fermée, et il fallait, pour y entrer, passer par une petite galerie assez obscure. Un huissier vint chercher et introduire chaque candidat, l'un après l'autre, par ce passage, dans lequel on le laissait seul quelques minutes. Le roi, qui savait le secret, avait exposé tous ses trésors dans cette galerie. Lorsque tous les prétendants furent arrivés dans le salon, sa majesté ordonna qu'on les fit danser. Jamais on ne dansa plus pesamment et avec moins de grâce! ils avaient tous la tête baissée, le dos courbé, les mains collées à leurs côtés. «Quels fripons!» disait tout bas Zadig.

Un seul d'entre eux dansait légèrement, la tête haute, le regard assuré, les bras étendus, le corps droit. «Ah! l'honnête homme! le brave homme!» disait Zadig. Le roi embrassa ce bon danseur, le déclara trésorier, et tous les autres furent punis avec la plus grande justice du monde; car chacun, dans le temps qu'il avait été dans la galerie, avait rempli ses poches et pouvait à peine marcher.

Le roi fut fâché pour la nature humaine que de ces soixante-quatre danseurs il y eût soixante-trois voleurs. La galerie obscure fut appelée le corridor de la Tentation.

Notes

receveur, m – министр финансов
trésorier, m – казначей

huissier, m - пристав
fripon, m – вор

Questions

1. Pourquoi le prince devait-il changer souvent de trésorier?
2. A qui a-t-il confié sa douleur?
3. Qu'est-ce que Zadig a conseillé au roi?
4. Est-ce qu'il y avait beaucoup de candidats au poste du ministre?
5. Pourquoi devaient-ils passer par la galerie obscure?
6. Comment a-t-on trouvé un homme honnête?

Discussion

Quelles tentations éprouve chaque personne dans sa vie?
Faut-il résister aux tentations? Est-ce vraiment possible?

LES PÊCHES

d'après A. Theuriet

Je revis mon vieux copain Vital Herbelot après vingt-cinq ans. Je fus assez surpris de trouver Vital tout différent de celui dont j'avais gardé le souvenir. Je l'avais connu pâle, timide. Je revoyais un gars solide et joyeux, le cou et le visage brûlés par le soleil.

— Qu'es-tu devenu? Ne travailles-tu plus dans ton bureau?

— Non, mon vieux, répondit-il, je suis cultivateur. Je possède non loin d'ici, à Chanteraine, un terrain où je cultive du blé.

— Pas possible! m'écriai-je, toi, fils et neveu de bureaucrates, toi, qui étais le modèle des employés et auquel on prédisait un brillant avenir, tu es devenu cultivateur? Comment cela est-il arrivé?

— J'ai donné ma démission pour deux pêches. Il raconta son histoire.

«Mon directeur était riche et aimait faire parler de lui et de sa maison. Il

recevait souvent, donnait des dîners et, de temps en temps, invitait à une petite soirée dansante les familles des fonctionnaires de la ville.

Vers la fin de l'année ma femme est tombée malade.

Un soir il y avait un grand bal chez mon directeur, et malgré mon désir de rester avec ma femme, je dus mettre mon habit noir et y aller.

A l'heure du départ, pendant que j'attachais ma cravate blanche, ma femme me dit:

— Ce sera très beau. N'oublie pas de bien regarder, pour tout me raconter en détail. Il y aura un souper, avec toutes sortes de bonnes choses. On m'a dit que le directeur a fait venir de magnifiques pêches qui coûtent très cher. Et elle me pria de lui en apporter une.

Je me sentis incapable de lui refuser, je l'aimais trop, et à la fin je promis.

Un très beau bal: des fleurs partout, des toilettes fraîches, un très bon orchestre. A minuit on servit le souper et les invités passèrent dans la salle à manger. J'y suis entré aussi, et immédiatement j'ai aperçu au milieu de la table la corbeille avec les pêches. Elles étaient vraiment magnifiques, ces pêches, placées en pyramide dans la corbeille de faïence. De loin, je les admirais. Je pris donc la décision de tenir ma promesse, mais comment?

Quand l'orchestre se mit à jouer de nouveau, les invités se levèrent de table et s'élançèrent dans le salon où les appelaient les sons d'une valse. Il restait encore une dizaine de belles pêches dans la corbeille. Je suis sorti avec la foule, mais je suis revenu une minute après, comme pour prendre mon chapeau. J'étais seul dans la pièce. J'ai saisi deux pêches, je les ai cachées dans mon chapeau et je les ai couvertes de mon mouchoir. Puis je suis sorti de la salle à manger.

Mon projet était de traverser doucement le salon, de partir sans dire au revoir à personne.

La chose n'était pas aussi facile que je l'avais pensé d'abord. On venait de commencer le cotillon. Enfin, après beaucoup d'efforts et de précautions, je suis entré dans le cercle des danseurs: à peine avais-je fait deux pas que la fille de mon directeur, qui conduisait le cotillon, s'écria:

— Un chapeau, il nous faut un chapeau!

A ce moment elle m'aperçut avec mon chapeau que je serrais sur ma poitrine. Tout mon sang s'arrêta ...

— Ah! me dit-elle, vous arrivez juste à temps, monsieur Herbelot... Vite, votre chapeau! Et ne me laissant pas le temps de répondre, elle saisit mon chapeau si brusquement, que les pêches roulèrent sur le parquet.

Puis me rendant mon chapeau elle dit d'une voix ironique:

— Ramassez donc vos pêches, monsieur Herbelot!

Le lendemain, toute la ville connaissait mon histoire. J'entendais derrière moi: «C'est le monsieur aux pêches!». Je ne pouvais plus rester à cette place, ni même dans la ville. Huit jours après j'ai donné ma démission.

Un oncle de ma femme avait une petite propriété aux environs de ma ville natale. Je l'ai prié de me prendre comme son aide. Il a consenti, et nous nous sommes installés à Chanteraine. Je me suis mis au travail et je suis devenu un agriculteur sérieux. L'oncle était content de moi et en mourant il nous a laissé sa propriété.

J'ai réussi à obtenir les résultats que tu vas voir tout à l'heure toi-même...»

Nous étions arrivés à Chanteraine. Nous y entrâmes par un jardin fruitier plein de fruits. La façade blanche de la maison était entourée de pêchers dont les branches étaient toutes couvertes de belles et grosses pêches.

— Je cultive les pêches, ce sont elles qui ont fait mon bonheur.

Notes

recevoir – принимать гостей
pêche, f – персик

se moquer — насмехаться
cotillon, m – котильон (танец)

Questions

1. Qui est le héros du récit?
2. A qui raconte-il son aventure?
3. Comment a passé la soirée chez le directeur?
4. Qu'est-ce qu'il a fait pour voler les pêches?
5. Est-ce qu'il a réussi à s'en aller inaperçu?
6. Pourquoi a-t-il dû donner sa démission au bureau?
7. Est-ce qu'il est content de devenir cultivateur?

Discussion

Qu'est-ce qui pousse les gens à voler?

Le vol est-ce un grand crime?

LE PREMIER AMI DE L'HOMME

d'après l'histoire des bêtes sauvages

C'était... Il y a si longtemps qu'on ne saurait dire quand!.. Il faisait très froid. Le sol était couvert de neige. Le ciel était gris. Le soleil était caché derrière de gros nuages lourds. La nature entière semblait dormir.

Dingo, le chien sauvage qui ressemblait beaucoup à un loup, s'avavançait à petits pas. Il avait faim, et, depuis des jours, il cherchait de la nourriture. Les lapins s'étaient cachés dans leurs abris. Les arbres étaient sans feuilles, les derniers fruits avaient disparu depuis longtemps. L'herbe était gelée. Les ruisseaux étaient couverts de glace.

Dingo s'avavançait, triste et fatigué. Il avait faim et froid. Tout à coup, il

s'arrêta, le vent lui apportait une odeur particulière... Une odeur d'homme et de viande rôtie. Il se mit à courir dans la direction d'où venait cette odeur.

Quelque temps après, il s'arrêta devant une caverne d'où venait une fumée et cette odeur de viande. Il se mit à trembler sur ses pattes, affamé et inquiet. Il se coucha sur la neige, la tête sur ses pattes, l'œil sur la caverne... Un long moment s'écoula...

La fumée lui apportait toujours l'odeur de la viande rôtie. Il se leva, et, presque en rampant, il s'avança vers l'entrée de la caverne. Pas à pas, il se glissa à l'intérieur d'un couloir obscur. L'odeur était encore plus forte que dehors. Il pénétra plus avant, sans bruit. La chasse dans la forêt lui avait appris à marcher en silence.

Il arriva dans un espace plus grand, s'arrêta et regarda. Il était dans une caverne. La lumière venait d'un feu de bois qui dégageait une douce lumière et beaucoup de fumée. Autour du feu, il y avait plusieurs hommes, des femmes et des enfants qui jouaient avec des petits morceaux de bois et des pierres. Tous étaient vêtus de peaux de bêtes. En voyant le chien, un homme saisit un énorme bâton pour se défendre.

Mais Dingo ne voyait plus que les restes de viande et des os jetés dans un coin de la caverne. Il n'en pouvait plus!.. Il se jeta sur cette nourriture et la dévora à pleines dents. Les hommes le regardaient sans rien dire. C'était la première fois qu'une bête sauvage s'approchait d'eux sans les attaquer.

Le chien avait mangé à sa faim et, maintenant, il se sentait bien. Il avait chaud. Il s'approcha plus près du feu, se coucha et s'en dormit.

Il resta là longtemps. Les hommes le laissèrent dormir. De temps en temps, ils jetaient du bois sec dans le feu. Alors, une grande flamme s'élevait et éclairait tous les coins obscurs de la caverne. Dingo ouvrait un œil, regardait autour de lui, s'étirait... Il était installé!

Les jours passèrent. Dingo ne quitta la caverne que pour de courtes courses sur la neige. Les hommes s'étaient habitués à lui, et lui se trouvait bien près d'eux!

C'est depuis ce temps-là, il y a des milliers et des milliers d'années, que le chien est devenu le meilleur ami de l'homme.

Notes

odeur, f – запах

dévorer – пожирать

caverne, f – пещера

Questions

1. Qui est le personnage principal du récit?
2. Quel temps faisait-il?
3. Qu'est-ce qui a amené le chien dans la caverne?

4. Quelle était la réaction des hommes à la vue du chien?
5. Le chien avait-il l'intention d'attaquer les hommes?
6. Est-ce qu'il a quitté la caverne après avoir mangé? Pourquoi?
7. Et les hommes est-ce qu'ils avaient peur du chien sauvage?

Discussion

Quelles qualités des animaux sont les plus appréciées?

La présence des animaux domestiques, qu'est-ce que cela donne aux gens?

HISTOIRE EFFRAYANTE

Un jour, je voyageais en Calabre. C'est un pays de méchants gens, qui n'aiment personne, surtout les Français. J'avais pour compagnon un jeune homme. Dans ces montagnes, les chemins sont mauvais; nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine; mon camarade allait devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. (Ce fut ma faute: devais-je me fier à une tête de vingt ans?). Nous cherchâmes notre chemin à travers ces bois, mais, plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes (non sans soupçon, mais comment faire?). Là, nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où, du premier mot, on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier: nous voilà, mangeant et buvant. Moi, j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien mine de charbonniers, mais, la maison était un vrai arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaçais aussi. Mon camarade, au contraire, il était de la famille, il riait, il causait avec eux, il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, qui nous étions; Français, imaginez un peu! Il fit le riche, promit à ces gens de payer le repas et le guide le lendemain. Enfin il parla de sa valise et pria la mettre au chevet de son lit. On crut que nous portions les diamants de la couronne... c'étaient les lettres de sa fiancée!

Le souper fini, on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas; nous, dans la chambre haute où nous avions mangé. Mon camarade y grimpa seul et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer. Je distinguai parfaitement les propres mots du mari:

— Eh bien? enfin voyons, faut-il les tuer tous deux?

A quoi la femme répondit:

— Oui.

Et je n'entendis plus rien.

Je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre. Dieu! Quand j'y pense encore... Nous deux presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant! Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue! L'appeler, faire du bruit, je n'osais m'échapper tout seul, je ne pouvais: la fenêtre n'était pas haute, mais en bas deux gros dogues hurlaient comme des loups... Au bout d'un quart d'heure, j'entends dans l'escalier quelqu'un et, par les fentes de la porte, je vois le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui; moi, derrière la porte; il ouvrit, mais, avant d'entrer, il posa la lampe que sa femme vint prendre; puis il entra pieds nus, et elle lui disait à voix basse: «Doucement, va doucement». Il monta, son couteau dans les dents, et, venu à la hauteur du lit de ce pauvre jeune homme étendu, d'une main il prend son couteau, et de l'autre... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vint nous réveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger; on sert un déjeuner, fort propre, fort bon, et entre autres deux poulets. «Il faut, dit notre hôtesse, en emporter l'un et manger l'autre». En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots: «Faut-il les tuer tous deux?»

Notes

Calabre – Калабрия, регион на юге Италии

un sentier nous égara – завела нас не в ту сторону

charbonnier, m – угольщик

à grand bruit - шумно

tranche, f – кусок

Questions

1. Quel était le pays où voyageaient les héros de cette histoire?
2. Pourquoi se sont-ils retrouvés devant une maison fort noire?
3. Est-ce qu'on les a invités à manger?
4. Comment se sentaient les voyageurs à table?
5. Où se sont-ils couchés?
6. Quelle conversation a entendue un des voyageurs?
7. Comment a fini cette histoire?

Discussion

Qu'est-ce qui peut provoquer la peur des gens?

Quel rôle un malentendu peut-il jouer?

LE MECCANO

d'après G. Le Sidaner

Le Père Noël va passer ce soir...

— Yves, disait Maman, il faut nettoyer toi-même tes chaussures. Le Père Noël n'aime pas les enfants sales.

Je ne me le faisais pas dire deux fois. Je saisis la brosse, la boîte de cirage, les chaussures et je frottais, je frottais à perdre haleine. La boîte de cirage fondait à vue d'œil.

— Tu en mets trop, Yves, disait ma mère. Elles ne pourront plus reluire. Regarde tes mains. Maman terminait le travail.

— Maman, pourrai-je aussi mettre mes chaussons dans la cheminée, et puis mes galoches d'école?

— Ce serait trop, Yves. Le Père Noël n'est pas riche cette année.

Père arrivait de la ville, les bras chargés de paquets mystérieux qu'il allait porter dans l'armoire. Intrigué, je demandais:

— Qu'est-ce que c'est, papa ?

— Ce sont des commissions pour ta mère, répondait-il.

Puis nous nous mettions à table. C'était le réveillon. Maman avait préparé le boudin blanc et la bûche de Noël. Je buvais un peu de vin sucré. Ensuite, Père me prenait sur ses genoux et me racontait les nuits merveilleuses des Noëls passés, du temps où il naviguait. Le coucou sonnait, puis la pendule en bois découpé lui faisait réponse.

— Allons, il est temps, disait mon père. Nous montions dans la chambre de mes parents: Père devant, moi ensuite. Maman derrière. Chacun portait à la main ses chaussures. Nous les disposions en demi-cercle devant la cheminée.

Celles de Père étaient solides et grandes, celles de Maman toutes minces, et les miennes, qu'on plaçait au milieu, paraissaient minuscules. Je m'interrogeais pour savoir si, ayant les plus petites chaussures, j'aurais les plus gros cadeaux.

Et la nuit tombait sur mes espérances. Quelle joie, le lendemain au réveil lorsque Père m'appelait:

— Yves, viens voir, le Père Noël est passé.

Vite, je me levais. Pieds nus dans ma longue chemise, je me précipitais près de la cheminée. J'étais ému devant le mystère que recouvraient ces paquets ficelés. Chacun d'eux recelait une merveille. Le Père Noël n'oubliait jamais de penser à Papa et à Maman. Tous deux, ils le méritaient bien!

Une année, le Père Noël m'apporta un Meccano. J'étais ébloui. Un vrai Meccano, avec ses barres découpées, ses tiges, ses roues de cuivre et la boîte de vis! Un Meccano avec le livre qui annonçait tant de magnifiques machines qu'on pouvait faire soi-même. Jamais journée de Noël ne fut plus passionnée.

Père semblait encore plus heureux que moi de ce cadeau du Père Noël. Toute la journée, il joua avec mon Meccano, sans désemparer, tandis que je le regardais. Il construisait grues et bateaux, voitures et balançoires... Moi, j'étais content pour lui. Il fallait bien qu'il s'amuse un peu aussi...

Maman riait.

— Le Père Noël vieillit, dit-elle. Cette année, il s'est trompé de chaussures.

Notes

frotter à perdre haleine – натирать до изнеможения (до упада)

fondre à vue d'œil – таять на глазах

boudin, m – кровяная колбаса

bûche de Noël, f – рождественский торт, «полено»

coucou, m – часы с кукушкой

receler – заключать в себе, таить

sans désemparer – не отрываясь, без передышки

Questions

1. Quand se passe l'action du récit?
2. Que faisait le garçon pour recevoir des cadeaux du Père Noël?
3. De quoi étaient chargés les bras du père quand il est arrivé de la ville?
4. Comment a passé le réveillon?
5. Qu'est-ce qu'ils ont fait après le repas de fête?
6. Qu'est-ce que le garçon a vu le lendemain près de la cheminée?
7. Est-ce que le Père Noël n'a pas oublié d'apporter des cadeaux pour papa et maman?
8. Est-ce que l'enfant était content du cadeau du Père Noël?

Discussion

Les traditions de Noël dans les pays divers se diffèrent-elles?

Quelles sont les traditions de Noël dans votre famille?

SOUVENIRS DE COLLÈGE

d'après Berlitz

Je me souviens encore aujourd'hui de mes années de collège et des mille mauvais tours que je jouais à notre professeur.

C'était un vieux bonhomme d'au moins soixante ans qui portait des lunettes et une perruque, ce qui formait le sujet de nos plaisanteries perpétuelles.

Je me distinguais parmi les élèves les plus dissipés et les plus turbulents. Quand j'étais appelé au tableau, je me munissais d'une ficelle au bout de laquelle pendait un morceau de craie et je l'attachais à la redingote du professeur; quand

il se retournait nous éclatons de rire comme de grands enfants que nous étions.

Souvent, quand tout était tranquille, je fermais brusquement mon pupitre avec un bruit formidable, et, si l'on me grondait, je répondais invariablement: «Mais, M'sieu, ça m'est échappé!» D'autres fois, je remplissais d'encre un cornet de papier, puis, je le fermais soigneusement et le faisais circuler dans la classe; notre professeur ordonnait alors de le lui apporter. Il croyait intercepter des bonbons, mais, quand il ouvrait le sac, l'encre se répandait sur ses mains et sur sa table. Nous trouvions cette plaisanterie bien amusante.

Enfin, quelquefois, je profitais de ce qu'il était absorbé dans ses méditations pour attacher une mèche de ses cheveux postiches au dossier de sa chaise, et, quand il se levait, sa perruque tombait pendant que nous riions aux éclats.

Nous étions bien souvent privés de sortie; toutefois nous nous étions tant amusés que la punition ne nous paraissait pas trop forte.

Vous pensez peut-être que j'ai mal fait de me conduire de cette façon, mais, quand vous alliez à l'école, ne faisiez-vous pas de même? Etiez-vous toujours appliqué et n'agaciez-vous jamais vos maîtres?

Aujourd'hui, il est vrai, quand je pense combien ce pauvre homme se donnait de peine pour nous, je me repens du mal que je lui ai fait et je répète avec le poète: «Cet âge est sans pitié».

Notes

jouer un mauvais tour – сыграть злую шутку

turbulent, e – непоседливый

cornet de papier – бумажный кулек

intercepter – перехватить

cheveux postiches – накладные волосы

se repentir – раскаиваться, сожалеть

Questions

1. Décrivez le professeur dont on parle dans ce récit.
2. Quelle sorte d'élève était l'auteur du récit?
3. Pourquoi les élèves se moquaient-ils de leur professeur?
4. Quels tours jouaient-ils à leur professeur?
5. Comment le professeur trouvait-il les plaisanteries de ses élèves?
6. Pensez-vous que ces élèves faisaient bien de se conduire ainsi?

Discussion

Quelle était votre conduite à l'école?

Avez-vous joué de mauvais tours à vos professeurs?

LE PREMIER AVRIL

Le 1^{er} avril est le jour des farces. Mais d'où nous vient cette tradition? Autrefois, depuis le Moyen Age jusqu'au milieu du XVI^e siècle, en France l'année commençait le 1^{er} avril. Ce jour-là, les gens échangeaient des étrennes. C'étaient des gens très gais, et rien ne les amusait plus que d'offrir des cadeaux amusants, des «attrapes». Ils n'hésitaient pas à envoyer à leurs amis des chaussures trouées, des sacs de noix creusés ou des colis soigneusement présentés contenant de la paille... Le début de l'année fut fixé au 1^{er} janvier, en 1564, par le roi Charles IX. A cette date, on prit l'habitude d'offrir des étrennes sérieuses, mais on continua à envoyer des cadeaux drôlatiques le 1^{er} avril. Par la suite, on choisit ce jour pour faire des farces de toutes sortes qui divertissaient surtout ceux qui les imaginaient. La tradition a persisté jusqu'à nos jours, et il ne semble pas qu'elle soit près de disparaître.

Au XVII^e siècle, le marquis de Grammont fut la victime d'un «poisson d'avril» préparé par le comte de Toulouse, fils de Louis XIV, et quelques-uns de ses amis.

Pendant la nuit du 31 mars, tandis que le marquis dormait profondément, le comte de Toulouse et ses compagnons prirent ses habits. Ils les firent découdre, rétrécir et recoudre, puis les remirent à leur place. Le lendemain matin, quand le marquis de Grammont voulut se vêtir, il s'aperçut avec stupeur qu'il ne pouvait pas entrer dans ses vêtements. Il commençait à s'inquiéter, quand un de ses amis entra dans sa chambre, bien à propos:

— Oh! marquis, que vous arrive-t-il? Vous êtes tout enfilé!

— Je ne sais pas. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il m'est impossible de mettre ces habits que je portais hier encore...

— C'est bien ce que je vois... Je ne voudrais pas vous tourmenter, mais cela n'est pas naturel. Remettez-vous au lit et faites venir un médecin.

Le malheureux marquis se recoucha, fort troublé, convaincu qu'il était atteint d'une maladie grave. On annonça alors le médecin qui n'était autre que le comte de Toulouse, déguisé et maquillé. Il tâta le plus sérieusement du monde le pouls du malade, lui fit tirer la langue, lui palpa le ventre, hocha la tête. Après une longue réflexion, dans un silence qui ne faisait qu'accroître la peur du marquis, il rédigea en latin cette ordonnance: «Prends tes ciseaux et découds ton habit».

Le marquis comprit alors qu'on s'était moqué de lui. Après avoir été malade de peur, il faillit s'étouffer de colère.

Plus près de nous, Joséphine, femme de l'empereur Napoléon I^{er}, s'amusait, le 1^{er} avril, à dévisser les lits de ses invités. Quand ils se couchaient, le lit s'effondrait et les malheureux se retrouvaient enfouis sous les matelas, les oreillers et les couvertures.

Mais comment tant de gens peuvent-ils se laisser prendre aux «poissons d'avril»? C'est parmi le monde, il y a plus de naïfs qu'on le croit.

Quand elles sont spirituelles, les farces peuvent être amusantes, il n'est pas grave qu'entre camarades, les enfants se fassent des niches pendant la récréation, mais s'ils s'accrochent un poisson en papier dans le dos d'une vieille personne, ce n'est ni drôle ni charitable.

Notes

étrennes, pl, f – новогодний подарок

attrape, f – ловушка, обман

colis, m – посылка

divertir – развлекать

«*poisson d'avril*» – первоапрельская шутка

rétrécir – ушить (сузить)

Vous êtes tout enfilé! – Как вы похудели!

déguisé – переодетый, ряженный

se faire des niches – подшучивать друг над другом

Questions

1. Quand commençait l'année en France autrefois?
2. Comment s'amusaient les gens ce jour-là?
3. Quand a-t-on changé la date du Nouvel An?
4. Est-ce qu'on a oublié la tradition d'offrir des cadeaux amusants le premier avril?
5. Quelle farce a-t-on jouée au marquis de Gramont?
6. Comment tant de gens peuvent-ils se laisser prendre au poisson d'avril?

Discussion

Les plaisanteries peuvent-elles vexer les gens?

Si vous êtes l'objet de la plaisanterie, quelle est votre réaction?

LA PÈLERINE

d'après A. Maurois

— Connaissez-vous, demanda-t-il, le charmant poète autrichien Riesenthal?

— Je ne l'avais, dis-je, rencontré qu'une fois. Je me souviens qu'il avait, ce jour-là, parlé de la Russie avec un mélange ravissant de simplicité et de mystère. Sa voix même était étrange et comme voilée... Oui, vraiment, je ne l'avais vu qu'une fois et déjà je l'aimais mieux que bien des hommes que j'ai connus toute ma vie... Peu de temps après cette brève rencontre, j'ai appris sa mort, avec

tristesse, mais sans surprise, car il avait à peine l'air d'un vivant ... Depuis, bien souvent, en voyageant dans les pays les plus divers, en France, en Allemagne, en Italie, partout j'ai rencontré des amis de Riesenthal... Tantôt c'est un homme, tantôt une femme, dont il a rempli la vie, formé l'esprit et qui, à cause de lui, demeure aujourd'hui plus délicat et plus sensible que les autres êtres humains.

— Je suis content de ce que vous me dites, répondit-il, car j'étais un ami de Riesenthal. Comme vous, je l'avais un jour vu pendant une heure et n'avais pu l'oublier. Il y a trois ans, traversant mon pays, il se souvint de moi, m'écrivit et s'arrêta chez moi pour un jour. C'était au début de l'automne et déjà l'air était frais. J'habite au pied de hautes montagnes. Riesenthal, frileux et fragile, souffrit de n'avoir pas apporté de vêtements assez chauds. «Pourriez-vous, me dit-il en souriant, me prêter un pardessus?» Vous voyez que je suis beaucoup plus gros et plus grand que notre ami. J'allai chercher une pèlerine brune que j'avais l'habitude de porter pour la chasse, pendant l'hiver. Riesenthal, amusé, me fit voir qu'il pouvait s'y envelopper et, ainsi roulé dans ma pèlerine, il se promena longtemps avec moi sous les arbres.

Ce jour-là, ma maison, mon jardin, les feuilles rougissantes, les hautes montagnes qui nous entouraient et, le soir, le feu de bois dans ma cheminée, lui plurent tant qu'il décida de rester un jour de plus... Pendant la nuit, il étala la pèlerine brune sur le lit et, le lendemain matin, la remit, comme une robe de chambre, pour travailler. Le soir, il me dit qu'il n'avait pas envie de partir; de mon côté, je ne souhaitais que garder chez moi le plus longtemps possible cet être unique et délicieux. Ainsi, les jours s'accrochant aux jours, il resta deux semaines pendant lesquelles il vécut enveloppé dans ma pèlerine. Enfin, il partit, me laissant, souvenir de ce séjour, un poème. Quelques mois plus tard, j'appris sa mort.

L'automne qui suivit cette mort, je reçus une autre visite, celle d'un écrivain français dont j'aime le style transparent et que je connaissais alors très peu. Lui aussi s'était arrêté dans ma petite ville pour un seul jour, car il allait à Vienne. Pendant le déjeuner, la conversation fut difficile. Il me semblait que l'amitié que j'avais espérée s'éloignait, que nous étions trop différents l'un de l'autre, et je compris avec regret que nous allions nous séparer sans avoir rien dit de sincère, ni de profond.

Après le repas, nous nous promenâmes sous les arbres jaunissants. Il se plaignit de l'humidité et j'allai lui chercher la pèlerine de Riesenthal.

C'est un fait assez étrange, mais dès qu'il eut ce vêtement sur les épaules, mon hôte sembla transformé. Son esprit, naturellement précis et parfois amer, parut soudain voilé de mélancolie. Il devint sincère, presque tendre. Enfin, quand la nuit tomba, une amitié était nouée et, comme jadis Riesenthal, ce visiteur d'automne, venu pour un jour, passa chez moi deux semaines entières.

Après cela, vous imaginez que la pèlerine brune devint pour moi un objet

très cher auquel j'associai, sans beaucoup y croire un pouvoir symbolique et bienfaisant.

Au cours de l'hiver qui suivit, je devins amoureux d'une Viennoise, admirablement belle, Ingeborg de Dietrich. Elle appartenait à une famille noble et ruinée; elle gagnait sa vie en travaillant chez un éditeur. Je lui offris de l'épouser, mais elle était, comme la plupart de ces jeunes filles élevées après la guerre, fanatique d'indépendance et, tout en me laissant voir que je ne lui déplaisais pas, elle me dit qu'elle ne pouvait supporter l'idée de se lier par un mariage. Je ne pouvais, moi, sans souffrir la voir libre dans une grande ville et entourée d'hommes sans scrupules. Nous vécûmes ainsi plusieurs mois pénibles.

Au printemps, Ingeborg consentit à me rendre visite dans ma maison du wienerwald. Le premier soir de son séjour, nous sortîmes dans le jardin, après le dîner, et je lui dis: «Voulez-vous me faire un grand plaisir? Permettez-moi, au lieu de votre manteau, de placer sur vos épaules une pèlerine qui m'appartient... Je sais que vous n'êtes pas sentimentale... Ce désir doit vous paraître absurde... Que vous importe? ... C'est le premier soir que vous passez chez moi; accordez-moi cela, je vous en prie.»

Elle rit et, tout en se moquant de moi avec beaucoup de grâce, elle accepta.

Il s'interrompit parce que, dans la brume du soir, au fond de l'allée, une forme charmante glissait vers nous, enveloppée d'une pèlerine brune.

— Vous connaissez ma femme? dit-il.

Notes

frileux, euse – легко простужающийся, мерзляк

fragile – хрупкий

ruiné, e – разорившийся

sans scrupules – бессовестный

Que vous importe? – Что вам стоит?

Questions

1. De quoi parlaient deux amis au commencement du récit?
2. Comment caractérisaient-ils Riesenthal?
3. Pourquoi Riesenthal était resté pendant deux semaines chez le narrateur?
4. Comment la pèlerine a-t-elle changé l'humeur de l'écrivain français?
5. Comment la pèlerine a aidé le narrateur à épouser la jeune fille qu'il aimait?

Discussion

Les choses, les objets influencent-ils beaucoup les gens?

Croyez-vous aux objets porte-bonheur?

LA FLEUR ET LE NUAGE

d'après A. Sadouillet

Il était une fois une belle petite fleurette rosé qui grandissait sur une colline de Provence. Autour d'elle s'étendait une terre couverte de buissons de plantes sèches et parfumées, et quand les jeunes lapins venaient jouer aux premiers rayons du soleil, plus d'un la contemplait avec plaisir. Mais elle était si simplement petite et belle que les plus courageux se gardaient de la toucher pendant leurs jeux.

Vers le même temps, on voyait dans le ciel provençal, un joli nuage. Rond comme une tête, il avait des couleurs douées et changeantes comme celles de l'arc-en-ciel suivant les heures du jour. Gris, le matin, il devenait blond à midi, pour flamber le soir.

Or, un jour, notre fleur leva la tête, vit le nuage et le trouva si charmant qu'elle tomba amoureuse de lui. Lui aussi, il aperçut la petite, sourit au passage et, comme elle devenait encore plus rosé, remarqua son trouble et tomba amoureux d'elle à son tour.

Dès lors, buvant de l'eau de la terre par toutes ses racines, la fleurette grandissait, dressait la tête souvent et regardait tendrement le ciel. Et le petit nuage, toujours élégant, léger et changeant, passait et repassait au-dessus de la fleur en l'arrosant sans fin.

Hélas! les nuages sont vagabonds et capricieux de nature. Bientôt notre nuage en eut assez de contempler la fleur et de tourner en rond dans un ciel toujours semblable. Il voulait voyager, connaître des mondes nouveaux.

— Ah! me quitter, cruel! s'écria la triste fleurette dès qu'elle connut les projets de son ami. Qui donc me cachera de l'éclat de la dure lumière les jours d'été? Qui me donnera à boire quand j'aurai soif?

Mais le petit nuage avait un grand désir d'aventures. L'appel de l'inconnu parlait en lui plus fort que toute autre voix.

— Attends, petite, attends encore quelque temps, dit-il à sa compagne terrestre. Un au revoir n'est pas un adieu. Je pars vivre ma vie: riche de souvenirs, je reviendrai à toi. Je te les chanterai par la voix de tous les vents légers, et l'eau que je te donnerai à boire sera riche de toutes les saveurs du monde.

Ayant dit, bien vite, il remonta dans le ciel bleu et, libre dans l'espace, disparut sans jeter un regard en arrière.

Et les jours passèrent, au soleil d'été. La terre était sèche, sans eau. Trop délicate la fleurette mourait de soif la première. On la voyait périr petit à petit, mais, toujours courageuse, elle continuait à lever la tête vers un ciel pur et bleu.

Puis, cette tête s'inclina, la fleurette perdit éclat et parfum, comme une petite

chose vivante qui se meurt.

Or, tandis qu'elle mourait, un point gris montait à l'horizon, un point gris qui devenait plus grand et courait vite, vite. C'était le nuage, de retour de son voyage d'aventures et qui, dans un monde indifférent et ennemi, avait enfin compris tout le prix d'un véritable amour.

Mais il avait compris trop tard et, arrosant la petite fleurette qui mourait, il ne put lui-même que disparaître sur la colline, qui but ses pleurs.

Et c'est de ce temps-là que date l'expression: «Fondre en larmes».

Notes

vagabond, m – бродяга

saveur, f – вкус

Questions

1. Qui sont les personnages principaux? Faites leurs portraits.
2. Pourquoi les jeunes lapins se gardaient-ils de toucher la fleur?
3. Qu'est-ce qui s'est passé le jour quand la fleur a vu le nuage?
4. Pourquoi le nuage a-t-il quitté la fleur?
5. Qu'est-ce qu'il a promis à la fleur?
6. La fleur était-elle patiente et courageuse?
7. Est-ce que le nuage a compris le prix d'un véritable amour?

Discussion

Croyez-vous à un véritable amour?

Qu'est-ce que c'est un véritable amour?

LE VAGABOND

Le soir tombait sur le village. Les vaches rentraient à la ferme. Les travaux des champs finissaient. Un homme marchait sur la grande route qui traverse le village. Il avait l'air fatigué. Son visage pâle était défiguré par de profondes cicatrices. Il avait l'air d'un vagabond. Il quitta la grand-route, prit le chemin qui le mena bientôt devant la porte de la cour d'une petite maison blanche. Il s'arrêta quelques secondes devant la porte, puis il l'ouvrit et entra dans la cour. Un énorme chien y était enchaîné. Mais il ne se jeta pas sur le vagabond, il n'aboya même pas; au contraire, il sortit de la niche et se mit à sauter autour de l'homme. Celui-ci lui caressa la tête en disant très bas:

— Médor! tu ne m'as pas oublié, bonne bête!

Le vagabond se dirigea vers la maison. Une jeune femme en sortait allant chercher de l'eau.

— Qui êtes-vous? demanda-t-elle, surprise et effrayée en l'apercevant. Que voulez-vous?

— Je veux le coin pour y passer la nuit, répondit l'homme, permettez-moi de dormir ici, cette nuit...

— Il n'y a pas de place. Allez-vous en, répondit la paysanne.

— Il y a beaucoup de place chez vous, par exemple, dans la grange, dit l'homme, permettez-moi d'y passer la nuit.. La femme répéta:

— Il n'y a pas de place pour les vagabonds! Passez votre chemin ou je lâche le chien.

L'inconnu se mit à rire:

— Oh! dit-il, je vous dis que Médor ne me touchera pas et qu'il y a beaucoup de place dans la grange.

Etonnée et inquiète soudain, la paysanne s'écria:

— Vous connaissez le nom de notre chien?

— Oui, et le vôtre aussi, dit le vagabond. Vous êtes Léontine, votre premier mari a été tué au front pendant la guerre.

— C'est vrai, dit la paysanne, mais d'où vous savez tout cela?

L'homme la regarda tristement sans répondre. Léontine sentit son coeur se serrer et dit:

— Allez dans la grange, couchez-vous dans le foin et dormez.

— Merci, dit l'homme et il s'y dirigea d'un pas fatigué.

La paysanne pâle et tremblante rentra dans la maison. Vite elle ouvrit un des tiroirs de sa commode et se mit à chercher quelque chose en murmurant: «Non, ce n'est pas possible! Ce n'est pas lui! Il est mort il y a cinq ans... tué au front... Je suis folle... Ça ne peut pas être lui... mais le chien, le chien, qui n'a même pas aboyé...» Elle trouva un papier qu'elle lut à haute voix: «Nous avons la douleur de vous annoncer la mort de votre mari, René Denis, soldat du...-ème bataillon d'infanterie, tué le premier décembre 1914. Son corps n'a pas été retrouvé...». La paysanne relut le papier plusieurs fois. Elle répétait: «Ce n'est pas possible! Ce n'est pas lui. Il est mort. Cinq ans passés sans que je reçoive de ses nouvelles. Et... si c'est lui?! Je suis remariée... J'en avait le droit... ce papier m'annonçait sa mort...»

Le vagabond était entré dans la grange, s'y était couché, mais ne dormait pas. Tout à coup il entendit des pas, vit la porte s'ouvrir et entrer un homme portant une lanterne d'une main et une écuelle de l'autre.

— Bonjour, ami, dit cet homme, vous devez avoir faim. Mangez cette bonne soupe, après cela vous dormirez mieux.

— Merci, dit le vagabond. Je la mangerai avec plaisir. Je meurs de faim.

Tout en mangeant il demanda à l'homme:

— Vous êtes sans doute le maître de cette ferme?

— Oui.

— Et c'est à votre femme que j'ai parlé tout à l'heure?

— Oui, c'est à ma femme. J'ai épousé Léontine il y a deux ans; nous avons

une petite fille de sept mois.

— Ah! Vous avez un enfant!.. Et le ménage et la ferme vont bien?

— A présent pas mal. Au commencement il a fallu que je travaille dur. Ma femme est tombée malade de chagrin quand son premier mari a été tué au front; elle pleurait jour et nuit, elle n'avait pas le coeur à l'ouvrage et tout était délaissé: les champs, le potager, la ferme... J'ai beaucoup travaillé, elle aussi; maintenant tout va bien.

— Elle a oublié son premier mari? demanda le vagabond.

— Est-ce que je sais, moi, répondit le fermier. Elle dit qu'elle est heureuse maintenant qu'elle a un enfant.

Le vagabond avait fini de manger sa soupe. Le fermier se leva, prit sa lanterne et dit:

— Bonne nuit, camarade, dormez bien et demain matin nous prendrons le café ensemble.

— Merci, répondit le vagabond. Le fermier s'en alla.

Quelques moments après, le vagabond se leva, mit son chapeau et sortit. Il traversa la cour, regarda la maison en murmurant: «Léontine est heureuse. Il ne faut rien changer. Il faut que je parte...» Il caressa le chien qui lui léchait la main.

— Adieu, Médor, dit-il, adieu, mon bon chien. Il faut que je m'en aille... Et le vagabond s'en alla dans la nuit.

Notes

cicatrice, f – *урам*

grange, f – *сараї*

infanterie, f – *нехрома*

Questions

1. Quand se passe l'action du récit?
2. Qui s'est arrêté devant la porte d'une petite maison blanche?
3. Comment a réagi le chien à l'apparition du vagabond?
4. Pourquoi la maîtresse de la maison ne voulait-elle pas le laisser dans la maison pour la nuit?
5. Comment peut-on expliquer le trouble de la femme?
6. De quoi ont parlé le maître de la ferme et le vagabond?
7. Pourquoi le vagabond a-t-il décidé de partir?

Discussion

Est-ce qu'on peut dire que Léontine a trahi son premier mari?

Peut-on rester fidèle toute la vie à un seul homme (femme)?

L'ARABE ET SON CHEVAL

d'après Berlitz

La nuit tombait; le soleil venait de disparaître; le grand silence du désert n'était troublé que par les sanglots d'une jeune femme arabe qui, assise près de sa tente, semblait anéantie; sa poitrine se soulevait à intervalles égaux, et de grosses larmes s'échappaient de ses yeux rougis par trois nuits de veilles; ses enfants, groupés autour d'elle, silencieux et graves, contemplaient leur mère sans oser la questionner; les yeux de ces chérubins semblaient refléter la profonde douleur de leur mère: ils étaient tristes parce qu'elle pleurait.

Tout à coup, la jeune femme se redressa et interrogea l'horizon; son beau visage s'éclaira d'un rayon d'espoir. Qu'est-ce qui a produit ce changement soudain? Laissons ici la parole au chef de famille qui, quelques heures plus tard, entouré de sa femme et de ses enfants, commença en ces termes:

«En revenant chargés de butin, après un succès inespéré sur la tribu des Beni-Bouzoufs, nous rencontrâmes les cavaliers d'Abd-el-Kaider à environ douze heures de marche d'ici. Sitôt qu'ils nous aperçurent, ils fondirent sur nous; nous nous défendîmes héroïquement, comme vous le pensez; mais, que faire, un contre dix? Nous vendîmes chèrement notre vie; tous mes frères d'armes tombèrent à mes côtés; je restai seul, me défendant encore, malgré deux profondes blessures; à bout de force, je tombai. Aussitôt les mamelouks se jetèrent sur moi, me garrottèrent avec des cordes et m'attachèrent sur un chameau. Ils s'emparèrent alors de notre butin et prirent mon cheval qu'ils emmenèrent. Le soir du deuxième jour, ils campèrent avec nous près de X... J'avais les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et j'étais étendu près de la tente où couchaient les mamelouks. Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de mes blessures, j'entendis hennir mon cheval parmi les autres chevaux attachés autour des tentes; je reconnus sa voix, et, ne pouvant résister au désir d'aller parler encore une fois à mon fidèle compagnon, je me traînai péniblement jusqu'à lui: «Pauvre ami», lui dis-je «que feras-tu parmi les mamelouks? Ma femme et mes enfants ne t'apporteront plus l'eau du puits; ils ne te donneront plus l'orge dans le creux de la main; tu ne courras plus libre dans le désert; qu'au moins, si je suis esclave, tu restes libre. Tiens, va, retourne à la tente que tu connais; va dire à ma femme que ton maître ne reviendra plus, et passe la tête entre les rideaux de la tente pour lécher la main de mes petits enfants».

«Puis, je réussis à couper avec les dents la corde de poil de chèvre qui lui servait d'entrave, et mon noble compagnon se trouva libre; mais, me voyant blessé et enchaîné à ses pieds, mon fidèle et intelligent coursier comprit avec son instinct ce qu'aucune langue ne pouvait lui expliquer. Il baissa la tête, me flaira, et, me saisissant avec les dents par la ceinture de cuir que j'avais autour du corps, il partit au galop et m'emporta jusqu'ici.

«C'est en apercevant mon héroïque coursier que tes larmes se séchèrent; tu me crus perdu et tu me retrouvais, ma noble femme».

En arrivant et en déposant son maître aux pieds de sa femme et de ses enfants, le cheval avait expiré de fatigue. Toute la tribu l'a pleuré; les poètes l'ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des Arabes de X...

Notes

anéanti, e – подавленный
chérubin, m – херувим
butin, m – добыча (трофеи)
fondre (sur) – набрасываться

garrotter – крепко связывать
courroie, f – пояс, ремень
coursier, m – [боевой] конь
expirer – испустить дух

Questions

1. Pourquoi la jeune femme arabe pleurait-elle?
2. Qu'est-ce qui a produit le changement de son humeur?
3. Qu'est-ce que son mari lui a raconté?
4. Par qui a-t-il été attaqué dans le désert?
5. Comment les Arabes se défendaient-ils?
6. Qui a survécu dans cette bataille?
7. Comment le cheval a-t-il sauvé son maître?

Discussion

Vous ne trouvez pas que les animaux sont plus fidèles que les hommes?
Pouvez-vous citer les exemples de la fidélité des animaux.

DENTELLES DE BRUXELLES

M. Verrier est en voyage officiel en Belgique. Il est avec sa femme qui aime beaucoup les dentelles de Bruxelles et désire en acheter. M. Verrier est contre cet achat parce que les droits de douane sont trop chers. M-me Verrier trouve un moyen de tromper son mari. Voilà ce qui s'en suit.

Le lendemain, un grand déjeuner à l'ambassade de France devait réunir une dernière fois les principaux membres du congrès.

Le matin, Mme Verrier, les cheveux en désordre, apparut en peignoir devant son mari.

— Je ne crois pas que je puisse me rendre au déjeuner coiffée ainsi; il faut que j'aille me faire une mise en plis.

— Comme tu voudras, dit son mari.

Mme Verrier se dirigea sans hésiter vers le magasin de dentelle.

— Madame a bien fait de se décider, dit la vendeuse.

— Mais comment puis-je cacher ces dentelles à la douane?

— C'est très simple. Vous les enrouler très serrées autour de vous.

— Mais je ne pourrai mettre plus ma robe.

— La dentelle est extrêmement fine.

Dans l'arrière-boutique elle enleva ses vêtements. La vendeuse, tournant autour d'elle, enroula les vingt-cinq mètres de dentelles comme un pansement. Mme Verrier remit sa robe assez difficilement et ne se sentait pas très bien mais on ne voyait rien. Tout son argent fut employé. Quand elle retrouva son mari, il jeta un coup d'oeuil sur la coiffure de sa femme.

— Oh, Gustave, c'est épouvantable; je suis entrée chez le premier coiffeur venu; il m'a demandé presque tout ce que j'avais, et tu vois le résultat.

Pendant le déjeuner Mme Verrier, étouffant sous les épaisseurs de dentelles, ne pouvait rien manger et était sur le point de s'évanouir. Quand ils sortirent de l'ambassade, il fallait courrir à la recherche d'un taxi, prendre la valise à l'hôtel et aller à la gare.

— Tu n'as pas l'air bien, dit M. Verrier. Tu es fatiguée?

— Tous ces banquets...

— Tu as mangé trop de chocolat... Et cette robe te boudine un peu.

Quand ils montèrent dans le train Mme Verrier avait des traits tirés et l'air malheureux.

Son mari souffrait aussi. Il aimait sa femme, il cherchait à lui faire plaisir et lui refusait ce qu'elle désirait. Pourquoi ne pas avoir payé la douane sur ces dentelles de malheur?

Le passage de la douane belge se fit sans qu'on s'en aperçut, puis deux douaniers français qui semblaient pressés parcoururent le couloir.

— Vous n'avez rien à déclarer? demanda l'un d'eux, passant la tête à la porte.

— Rien, répondit à l'unanimité le compartiment.

Mme Verrier, prostrée, regardait par la fenêtre. Portant une main à son képi, le douanier s'éloigna avec son camarade. M. Verrier était chagriné: il avait espéré que les valises seraient ouvertes, les sacs à main examinés, qu'il pourrait triompher. Rien. Il imaginait déjà les scènes qui suivraient, les reproches de sa femme. Il se sentait dans son tort. Soudain une idée lui traversa la tête. Il se leva brusquement, descendit du train et courut après les deux douaniers qui regagnaient leur bureau.

— Messieurs, dit-il, il y a dans mon compartiment une dame dont l'attitude me laisse croire qu'elle dissimule quelque marchandise. Elle a paru soulagée après votre passage. Je ne suis pas sûr, mais vous devriez peut-être fouiller sa valise.

Les douaniers le regardèrent avec surprise. Pareille démarche n'était probablement pas habituelle. Ils se consultèrent du regard puis haussèrent les épaules.

— Où est cette dame?

— Wagon 9, compartiment 3. Elle est dans le coin fenêtre, en bleu vif. M. Verrier les suivit de loin, puis se dissimula derrière le kiosque d'une marchande de journaux. A l'approche des douaniers Mme Verrier sursauta.

— Où est votre valise? demanda l'un d'eux.

— Au-dessus de moi.

— Venez avec nous. Vous allez passer à la fouille.

Ils emportèrent la valise. La femme devenue très pâle chercha des yeux son mari qui avait disparu et, les genoux tremblants, accompagna les deux fonctionnaires. Le temps passait. M. Verrier commençait à s'inquiéter sérieusement. Devenant nerveux, il interrogea un homme à casquette:

— Dans combien de temps le train repart-il?

— Dans vingt-cinq secondes, dit l'employé en fermant une portière. Affolé, M. Verrier jeta un regard vers le compartiment où était restée sa valise et vit le train s'ébranler lentement. La sueur coulait sur son front. Il n'osait pas approcher du bureau des douanes. Les employés l'accuseraient de s'être moqué d'eux et désigneraient peut-être à madame Verrier son dénonciateur.

Avoir manqué le train était catastrophique. Et sa femme qui paraissait déjà souffrante! Comment allait-elle supporter tout cela? Il se décida pourtant à jeter un rapide coup d'oeil par une fenêtre entrouverte.

Il aperçut son épouse assise sur une chaise, le manteau boutonné de travers et les cheveux en désordre. Il fut pris de panique. Avait-elle eu un malaise? Un jeune homme sortit du bureau.

— Que se passe-t-il? demanda M. Verrier. Il y a quelqu'un de malade?

— Oh non! Il y a une bonne femme qui a été dénoncée par un voyageur. On l'a fouillée: elle était véritablement empaquetée dans la dentelle. En attendant, qu'est-ce qu'il va payer comme amende!

M. Verrier s'appuya au mur et desserra sa cravate.

Notes

se faire une mise en plis – делать [себе] укладку

fouiller – обыскивать

Tu n'as pas l'air bien – Ты плохо выглядишь

prostré,e – подавленный

cette robe te boudine – это платье тебе жмет

dissimuler – скрывать

sans qu'on s'en aperçut – незаметно

Questions

1. Qu'est-ce qui a eu lieu à l'Ambassade de France?
2. Où s'est dirigé M-me Verrier le matin? Pourquoi?
3. Comment a-t-elle caché les dentelles qu'elle avait achetées?
4. Comment se sentait-elle pendant la réception?
5. Où les époux Verrier se sont-ils rendus après le déjeuner à l'Ambassade?
6. M.Verrier, qu'est-ce qu'il se reprochait voyant l'air malheureux de sa femme?
7. Qu'est-ce qui s'est passé à la douane française?
8. Pourquoi M.Verrier a-t-il été pris de panique?

Discussion

Qui est plus coupable dans cette histoire, M. ou M-me Verrier?
Comment peut-on caractériser l'action de M.Verrier?

LES TROIS SOUHAITS

d'après Berlitz

Un soir d'hiver, assis auprès du feu, un homme fort pauvre causait avec sa femme du bonheur d'un de leurs voisins qui possédait une fortune considérable.

— Ah !-lui dit-il,-si j'avais seulement quelque argent, je le placerais dans le commerce, et bientôt j'arriverais à avoir quelques économies.

— Moi, répond sa femme, je ne serais pas satisfaite de cela ; je voudrais être très riche, j'aimerais à avoir une grande maison, et, si je voyais alors de pauvres gens comme nous, je les aiderais et tâcherais de leur rendre la vie plus supportable. Mais, nous avons beau parler, nous ne sommes plus au temps des fées. Si elles existaient, je voudrais bien en connaître une, et, si elle me promettait de m'accorder quelque chose, je saurais bien vite ce que je lui demanderais.

Au même instant, ils voient apparaître dans leur chambre une très belle femme qui leur dit :

— Je suis une fée; je vous promets de vous accorder les trois premières choses que vous souhaiterez; mais prenez-y garde, après cela, je ne vous accorderai plus rien.

La fée ayant disparu, cet homme et cette femme sont très embarrassés.

— Pour moi, commence la femme, si j'étais la maîtresse, je sais bien ce que je souhaiterais. Je ne demande rien encore, mais il me semble que je serais

heureuse si j'étais belle, riche et de qualité.

— Mais, répond le mari, si nous n'obtenions que ces choses, nous pourrions être malades, avoir du chagrin, ou mourir jeunes; il serait plus sage de souhaiter la santé, la joie et une longue vie.

— Et, à quoi servirait une longue vie si l'on était pauvre, s'écrie la femme; cela nous rendrait malheureux plus longtemps. En vérité, si la fée voulait notre bonheur, elle aurait dû nous promettre de nous accorder plus de dons: car il y a au moins une douzaine de choses dont nous aurions besoin.

— C'est vrai, dit le mari, mais prenons du temps. Examinons d'ici à demain les trois choses qui nous sont le plus nécessaires, et nous les demanderons ensuite.

— J'y réfléchirai toute la nuit, répond la femme; en attendant, chauffons-nous, car il fait froid. En même temps, la femme prend les pincettes et arrange le feu. Comme elle voit beaucoup de charbons bien allumés, elle dit, sans y penser: «Voilà un bon feu, je voudrais bien avoir un boudin pour notre souper, nous pourrions le faire cuire si aisément». A peine a-t-elle achevé ces paroles qu'il tombe un boudin par la cheminée.

— Peste soit de la gourmande avec son boudin, dit le mari. Ne voilà-t-il pas un beau souhait, nous n'en avons plus que deux à faire; pour moi, je suis si en colère que je te souhaite le boudin au bout du nez.

Au même instant, l'homme s'aperçoit qu'il a été encore plus fou que sa femme; car, par ce second souhait, le boudin saute au bout du nez de cette pauvre femme qui ne peut l'en arracher.

— Que je suis malheureuse, s'écrie-t-elle, tu es un méchant de m'avoir souhaité ce boudin au bout du nez.

— Je te jure, ma chère femme, que je n'y pensais pas, répond le mari: mais que ferons-nous? Je vais souhaiter de grandes richesses, et je te ferai faire un étui d'or pour cacher le boudin.

— Garde-t'en bien, répond la femme, car je me tuerais s'il fallait vivre avec ce boudin au nez. Crois-moi, il nous reste un souhait à faire, laisse-le moi, ou je vais me jeter par la fenêtre. En disant ces paroles, elle court ouvrir la fenêtre et son mari effrayé lui crie :

— Arrête! Arrête! Je te donne la permission de souhaiter tout ce que tu voudras.

— Eh bien! dit la femme, je souhaite que le boudin tombe à terre.

Aussitôt le boudin tombe. La femme, qui avait de l'esprit, dit à son mari:

— La fée s'est moquée de nous, et elle a eu raison. Peut-être serions-nous plus malheureux encore si nous étions riches. Crois-moi, mon ami, ne souhaitons rien et prenons les choses comme il plaira à Dieu de nous les envoyer. En attendant, mangeons notre boudin, puisqu'il ne nous reste que cela de nos souhaits.

Notes

avoir beau parler – напрасно говорить

don, m – желание

embarrassé, e – растерявшийся

étui, m – футляр

Garde-t'en bien! – Не вздумай сделать это!

Peste soit... – Черт бы побрал...

Questions

1. De qui est-il question dans le récit?
2. Que désirait le mari?
3. Sa femme était-elle aussi modeste que lui dans ses désirs?
4. Qu'est-ce que la fée leur a promis?
5. Quel était le premier souhait de la femme?
6. Qu'est-ce que le mari a souhaité à sa femme dans sa colère?
7. Qu'est-ce qu'ils ont gagné par leurs souhaits?

Discussion

Si vous aviez la possibilité de faire trois souhaits, quels seraient ces souhaits?

Qu'est-ce qu'il faut faire pour réaliser ses souhaits?

LE SORCIER-GRILLON

d'après contes et images d'autrefois

Il y avait une fois un bonhomme qui s'appelait Grillon. Il lui passa par la tête un jour de faire le sorcier pour gagner sa vie sans se donner de mal. Il annonça donc qu'il savait deviner l'avenir et voir où se trouvaient les choses cachées ou perdues. Il prit si bien l'air important et fit si bien tourner la tête aux gens avec ses beaux discours, que tout le monde le crut: il se trouva renommé comme grand sorcier et devin.

A cette époque, on s'aperçut un matin au château du roi que la plus belle vaisselle d'argent avait disparu, les cruches, les gobelets, les plats s'étaient envolés. On eut beau fouiller dans tous les coins et questionner les uns et les autres, on n'arriva pas à découvrir le voleur.

Un seigneur, alors, conseilla au roi de faire venir le fameux devin.

— Mais, ajouta-t-il, il faut parler avec beaucoup de respect à cet homme, car il ne découvre, dit-on, les choses cachées que lorsqu'il est bien disposé.

Le roi ordonna qu'on lui amène Grillon. Comme il était déjà fâché de la perte de son argenterie, les grands airs du sorcier l'irritèrent encore davantage et il déclara tout sec:

— On va t'enfermer dans une chambre du donjon pour y exercer tes talents. Je te donne trois jours pour découvrir le voleur de ma vaisselle. Si à la fin du troisième jour tu ne trouve rien, tu seras pendu comme grand trompeur et menteur.

Voilà Grillon au désespoir. «Il ne me reste plus que trois jours à vivre, se dit-il, une fois enfermé dans le donjon. Pourquoi, mais pourquoi ai-je eu l'idée de me dire sorcier?»

Or, l'argenterie avait été volée par trois petits valets qui justement étaient chargés d'apporter à manger au prisonnier.

Lorsque l'un d'eux entra dans sa chambre le lendemain matin, Grillon ouvrit les yeux et dit avec un grand soupir:

— Par Sainte-Agathe de Bayeux. Voici le premier. Il en reste deux!

Il voulait dire, pauvre homme, que le premier de ses trois derniers jours se levait, et qu'il lui en restait deux à vivre. Mais le petit valet qui n'avait pas la conscience tranquille crut que Grillon parlait de lui et courut tout épouvanté raconter à ses compagnons:

— Ce devin pour qui rien n'est caché sait que c'est nous qui avons pris la vaisselle du roi! Les deux autres se moquèrent de lui. Le lendemain matin, le second valet entra chez le sorcier. Grillon ouvre les yeux et s'écrie:

— Par Notre-Dame d'Autun. Voici le second. Il n'en reste qu'un. Et il était bien malheureux de penser qu'une fois ce jour passé, il ne lui en restait plus qu'un à vivre. Le valet se sauva à toutes jambes et alla trouver son camarade.

— Tu as raison, fit-il, le sorcier sait que c'est nous et nous sommes perdus.

Le troisième valet ne voulait pas y croire. C'est lui qui le lendemain entra chez le prisonnier. Grillon s'écria:

— Par Saint-Jean de Pithiviers. Voici le troisième et dernier!

Le valet courut chercher les deux autres et tous trois se jetèrent aux pieds de Grillon en gémissant:

— Seigneur sorcier, seigneur devin, oui, nous avons volé l'argenterie du roi, ayez pitié de nous et ne nous dénoncez pas!

Quand vint le soir, le roi fit chercher Grillon qui entra dans la grande salle d'un pas très assuré.

— Eh bien, lui dit le roi, fameux devin, peux-tu me dire où est mon argenterie et qui l'a prise?

— Majesté, fit Grillon, vous dire où elle est, oui, certes. Mais qui l'a prise, non, car jamais les Grillon n'ont dénoncé personne. Il faudra vous contenter de la retrouver, grâce à mes talents.

Le roi était si pressé de manger de nouveau dans ses plats d'argent qu'il accepta volontiers de ne jamais connaître le voleur. Grillon dit alors qu'il fallait creuser la terre dans la salle basse où on l'avait enfermé. On y courut et on y trouva tous les plats, les gobelets et les cruches que les valets y avaient enterrés sur les ordres du faux devin. Le roi, enchanté, se prit d'une vive affection pour

Grillon, il le nomma grand sorcier de la cour. Voilà qu'au dessert, Sa Majesté eut le désir d'éprouver à nouveau les dons de son sorcier. Ramassant quelque chose près de la cheminée, il enferma ce quelque chose entre deux assiettes et dit:

— Toi qui vois les choses cachées, dis-moi ce qu'il y a là-dedans. L'autre devint tout pâle et tremblant et perdant la tête, il s'écria:

— Cette fois, tu es mort, pauvre Grillon! Le roi, d'admiration, ouvrit la bouche et laissa tomber les assiettes d'où s'échappa un petit grillon qu'il avait attrapé au coin de la cheminée.

— Devin, merveilleux devin, s'écria-t-il, tu peux me demander tout ce que tu voudras, je te l'accorde d'avance!

— Majesté, répondit vivement Grillon, je demande qu'on ne me pose plus jamais de questions et qu'on me renvoie chez moi car je suis bien fatigué d'avoir deviné tant de choses!

Le roi fut obligé d'y consentir et Grillon rentra chez lui où il se mit à labourer sa terre pour vivre, disant que c'était un métier moins pénible que celui de sorcier.

Notes

passer par la tête – прийти на ум, взбрести в голову

il fit si bien tourner la tête aux gens – он вскружил людям голову

sorcier, m – колдун

grillon, m – кузнечик

Le roi se prit d'une vive affection – король его очень полюбил

Questions

1. Qu'est-ce que Grillon a décidé de faire pour gagner sa vie?
2. Qu'est-ce qui s'est passé à cette époque au château du roi?
3. Quel conseil a été donné au roi par un seigneur?
4. Qu'est-ce que le roi a ordonné à Grillon?
5. Qui a volé la vaisselle du roi?
6. Est-ce que Grillon a trouvé les voleurs?
7. A quelle condition Grillon a consenti à indiquer l'endroit où se trouvait l'argenterie volée?
8. Qu'est-ce que Grillon a demandé au roi pour ses services?

Discussion

Qu'est-ce qui se passe quand les gens surestiment leurs possibilités?
Les désirs et les possibilités correspondent-ils toujours?

Table des matières

Un chapeau	1
Le prix des larmes	2
Nathalie	3
L'histoire	5
On joue à la guerre	7
Une peur	9
L'arrivée du cirque	10
Fatalité	11
Le nez gelé	13
Le tic	15
La maison à vendre	17
Un voyage tragique	19
Un grand bienfaiteur de l'humanité	20
La vache	22
Je vais t'apprendre à nager	24
Corridor de la Tentation	25
Les pêches	27
Le premier ami de l'homme	29
Histoire effrayante	31
Le Meccano	33
Souvenirs de collège	34
Le premier avril	36
La pèlerine	37
La fleur et la nuage	40
Le vagabond	41
L'arabe et son cheval	44
Dentelles de Bruxelles	45
Les trois souhaits	48
Le sorcier-Grillon	50